

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

41/2-3 | 2000
En islam sibérien

Entre steppes et stèles

Territoires et identités au Bachkortostan

Xavier Le Torrivellec



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/52>

DOI : 10.4000/monderusse.52

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2000

Pagination : 369-400

ISBN : 2-7132-1361-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Xavier Le Torrivellec, « Entre steppes et stèles », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 41/2-3 | 2000, mis en ligne le 15 janvier 2007, Consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/52> ; DOI : 10.4000/monderusse.52

XAVIER LE TORRIVELLE

ENTRE STEPPES ET STÈLES

Territoires et identités au Bachkortostan*

AU DÉBUT DES ANNÉES 1990, LA RÉPUBLIQUE DU BACHKORTOSTAN nous est apparue au grand jour d'une actualité alors marquée par les apparentes accélérations d'une histoire désormais « post-soviétique ». Peu fréquentée jusqu'alors par les observateurs, elle est devenue depuis sujet privilégié d'études comparatives, lorsque le temps fut venu de la « parade des souverainetés ». En effet, le « pays des Bachkirs » semblait choisir la voie d'une relative modération, en signant le Traité de l'Union, le 1^{er} avril 1992 — alors que le Tatarstan, avec lequel il est souvent associé du fait de leur voisinage géographique et d'une analogie de destin historique, était présenté au même moment comme le fer de lance d'un mouvement de confrontation directe avec Moscou. Dans un second temps, la situation se stabilisant autour d'un « fédéralisme asymétrique » qui accordait à chaque république nationale le traitement spécifique qu'elle revendiquait, le potentiel économique bachkir — notamment le poids de ses industries pétrochimiques — apparut comme une garantie de succès pour un développement autonome, « mobilisé » localement car fondé sur une « rente locale »¹.

Depuis, le regard des observateurs, en particulier celui des chercheurs russes, s'est porté davantage sur les particularités ethniques qu'offre le cas unique d'une république de la Fédération de Russie au sein de laquelle la nationalité titulaire n'occupe que la troisième position en termes de poids démographique². La question des identités collectives occupe aujourd'hui une place centrale dans le champ poli-

* L'auteur souhaite exprimer ici sa plus vive reconnaissance au ministère français des Affaires étrangères pour le soutien qui lui a été accordé, pendant deux ans, sous la forme d'une bourse Lavoisier. D'autre part, seule l'aimable patience de Stéphane A. Dudoignon a permis à cet article de voir le jour.

1. Jacques Sapir, *Le chaos russe*, Paris, La Découverte, 1996, p. 77.

2. Les chiffres officiels retenus pour 1989 font état de 21,9 % de Bachkirs, 28,4 % de Tatars et 39,9 % de Russes, pour une population totale de 4 055 000 habitants, dont 1 090 000 à Oufa.

tique récemment investi par l'actualité. Or, bien que les analyses souvent succinctes qui traitent du Bachkortostan soient libres de stéréotypes (dans la mesure où elles traitent d'une région qui reste largement ignorée en dehors des frontières de la Russie), elles prennent souvent au premier degré le discours officiel sur l'ethnie bachkire. Face à ces observations rapides, une approche « déconstructiviste » nous révèle l'utilisation politique dont le récit d'histoire ethnique ne cesse d'être l'objet. Ce qui s'apparente à la réappropriation d'une identité aliénée nous apparaît alors inséparable de la tradition intellectuelle bien spécifique qui a préparé le terrain pour le surgissement politique du passé.

Il convient néanmoins de limiter notre effort de déconstruction des discours au domaine de la « représentation sociale produite et partagée par des acteurs et des situations historiques »³. Car, en rejoignant les défenseurs de l'hypothèse d'une « illusion identitaire », on fait perdre à la réalité historique l'épaisseur de ses adhésions collectives ; les identités n'apparaissant guère, dans ce cadre de pensée, que comme la résultante mécanique de jeux d'intérêts. S'il peut donc paraître légitime de s'interroger sur le rôle de l'État — dans ses hypostases soviétiques — dans la genèse des identités à l'époque contemporaine, cette démarche s'expose au danger de manquer de consistance si elle ignore les espaces identitaires forgés sur la plus longue durée. C'est à ce titre que le territoire comme lieu d'expression symbolique des consciences communautaires constitue pour nous le support ultime d'une histoire des identités — une histoire qui pour la Bachkirie se laisse découper en quatre grandes périodes : les identités nomades originelles, l'Empire russe multiethnique, l'appartenance à la collectivité soviétique, enfin le Bachkortostan souverain.

La mémoire du passé lointain

À la fin du VII^e siècle de notre ère, fuyant la progression des Khazars, certaines tribus proto-bulghares remontèrent le cours de la Volga, se fixant dans la région de l'actuelle Kazan, pour fonder la « Grande Bulgarie » sur les ruines de la *Magna Hungaria*. À la périphérie orientale de cette Grande Bulgarie, ceux qui se présentaient déjà comme des « Mélangés »⁴ se mêlèrent aux populations autochtones, magyares et ougriennes turkisées. Sauf à considérer la thèse magyare sur l'ethnogenèse des Bachkirs⁵, au début du IX^e siècle, les tribus Burzyan, Usergan, Tangaur, Baylar, Tamyan, Bičul, Un et Kudey, originaires de l'Altaï, quittèrent les steppes de

3. Christian Coulon, « Les dynamiques de l'ethnicité en Afrique noire », in Pierre Birnbaum, ed., *Sociologie des nationalismes*, Paris, PUF, 1997, p. 38.

4. À propos des Bulghares, Jean-Paul Roux fait remarquer que leur nom, gérondif en -ar du turc *bulga-*, « mêler », signifiant « les Mélangés », plaide en faveur d'un amalgame : J.-P. Roux, *Histoire des Turcs. Deux mille ans du Pacifique à la Méditerranée*, Paris, Fayard, 1984, p. 75.

5. Postulant que la *Magna Hungaria* s'étendait sur le territoire de l'actuelle Bachkirie, cette conception attribue un rôle décisif aux Magyars dans la formation de l'ethnie bachkire. Pour une confrontation des principales thèses en présence, voir Peter P. Golden, *An introduction to the history of the Turkic peoples. Ethnogenesis and state formation in medieval and early modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1992, pp. 397-399.

l'Aral sous la pression des Karlouks et des Qiptchaqs, pour se replier dans les plaines situées à l'ouest de l'Oural méridional, entre les hauteurs de Belebej ou de Bugul'ma, d'une part, et de l'autre le cours supérieur de la rivière Belaja⁶. Répartis sur un espace ouvert, dans un milieu qui convenait à leur mode de vie nomade⁷, ces groupes maintenaient leur unité par la transmission orale du récit de leurs origines⁸. À travers l'appartenance à une lignée et la référence à des ancêtres communs, chacun trouvait sa place dans l'espace clanique. Les clans (*tüb*, ou *aymak*), qui composaient les tribus, étaient soumis à des chefs, les *batyr*⁹. L'exogamie, les échanges rituels et l'usage commun de pâturages, en maintenant ouvert le champ des allégeances communautaires, faisait osciller les populations turkes dans les fluctuations qu'elles déclenchaient elles-mêmes en nomadisant sur des territoires occupés par les peuples magyar et bulghar.

À cet endroit du récit, à la veille du x^e siècle — si l'on se réfère aux ethnologues et philologues de la période soviétique — le cours de l'histoire ralentit, il s'alourdit d'une insistance à figer l'ethnicité pour les siècles à venir. En effet, selon ces auteurs, c'est à cette époque que les phénomènes d'acculturation réciproque débouchent sur la constitution d'un nouveau « groupe ethnique ». Pour illustrer cette hypothèse, deux moments sont retenus : l'intégration de tribus sous un même ethnonyme de *baškort*¹⁰, et la formation d'une « langue bachkire » au carrefour des parlers türks et magyar. Alors que les siècles précédents avaient permis la « consolidation des composants proto-bachkirs »¹¹, ceux qui suivirent la cristallisation qui venait

6. N. A. Mažitov, « Istoričeskaja Baškiriya po dannym pis'mennyh istočnikov i arheologii » (La Bachkirie historique d'après les sources écrites et l'archéologie), in *Problemy drevnih ugrov na Južnom Urale* (Questions sur les anciens Ougriens du sud de l'Oural), Oufa, 1988, p. 88; voir la carte.

7. De faible hauteur (avec un maximum à 460 mètres), cette zone était située à proximité des sources de plusieurs rivières : Dema, Ik, Samara, Sok, Ččma, Čeremšan. Au printemps, les populations se déplaçaient vers le nord pour faire paître leurs troupeaux dans des steppes plus riches, avant de regagner, au début de l'hiver, un sud plus clément.

8. Plus tard, ce récit des origines sera retranscrit dans les généalogies (*šägärä*) de chaque tribu.

9. L'ancienneté et la fertilité de la famille, ainsi que la taille du troupeau et la générosité du propriétaire constituaient les qualités prestigieuses nécessaires à l'accomplissement des fonctions sociales. Voir F. A. Ėakirova, *Baškirskaia volost' i obščina v seredine XVIII-pervoj polovine XIX veka* (La volost' et la communauté bachkires du milieu du XVIII^e siècle à la première moitié du XIX^e), Oufa, Institut istorii, jazyka i literatury (IJaLi) pri Rossijskoj Akademii nauk, 1992, p. 36.

10. Parmi les étymologies les plus communément admises, mentionnons celle de D. M. Dunlop, qui trouve en *baš-kor-t* la désignation en mongol de « cinq tribus », et celle de T. M. Garipov, qui modifie *-kort* en *-volk* (!) et aboutit à l'évocation de « cinq loups » ; ces hypothèses mettent en évidence l'union de tribus partageant un même culte, lequel se retrouve d'ailleurs dans un ensemble de légendes plus tardives attribuées aux mêmes *Baškort*. Cf. D. M. Dunlop, *The history of the Jewish Khazars*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1954 ; T. M. Garipov, « Sledy altaïskoj etnonimii v rodo-plemennoj nomenklature baškir » (Les traces de l'ethnonymie altaïque dans la dénomination tribale et clanique des Bachkirs), in *Problemy obščnosti altaïjskikh jazykov* (Questions de parenté des langues altaïques), Leningrad, 1969 (cité dans Rail' G. Kuzeev, *Proishozhdenie baškirskogo naroda* (L'origine du peuple bachkir), Moscou, 1974, p. 448.

11. R. G. Kuzeev, *op. cit.*, p. 450.

d'avoir lieu implantèrent dans l'espace géographique une configuration ethnique présentée comme définitive¹². Si par la suite des tribus venaient à se fixer sur le territoire ainsi alloué aux Bachkirs par l'Histoire elle-même, leurs différences s'incorporaient dans une identité « bachkire » que leur influence éventuelle ne parvenait guère à modifier en profondeur.

Le recours à la notion de « Bachkirs potentiels »¹³ (!) pour qualifier ces nouveaux venus montre bien à quel point l'espace mouvant des identités se bornait désormais à une appartenance ethnique une et indivisible. Les flux de populations qui peuplèrent les espaces proches des hauteurs de Bugul'ma à partir du XI^e sont généralement décrits comme facteurs de diffusion, vers le nord et l'est, de caractères proprement bachkirs, contribuant à dessiner les contours d'une « Grande Bachkirie »¹⁴. Arrivées à cette époque du Caucase-Nord et de l'Asie Centrale, la tribu türke Aïl (établie sur la rivière qui porte encore son nom), celles des Murzalar et des « Sartes » sont encore considérées par les historiens bachkirs actuels comme le substrat originel des « Bachkirs du Nord-Est ». Dans la même logique, les Qiptchaqs, confédération de tribus dont certaines nomadisaient avant le XIII^e siècle non loin des Bulgars, marquèrent de leur sceau türko-mongol la langue bachkire¹⁵. Sans jamais parvenir à l'unité politique, ils se dispersèrent à l'arrivée des Mongols et, dans la partie ouralienne de la « Steppe des Qiptchaqs » (le *Dašt-i-Qipčâq* des chroniqueurs persans), leurs tribus Min, Katay, Tabyn et Qiptchaq se mêlèrent aux groupes autochtones. Cependant la « qiptchaquisation » de ces derniers est présentée par nos auteurs comme un vecteur de renforcement du particularisme de l'ethnie bachkire, en particulier par rapport à sa voisine tatare — dans la mesure même où « 35 % des ethnonymes bachkirs viennent des Qiptchaqs »¹⁶!

12. Le récit du secrétaire de l'ambassadeur de Bagdad à Bulghar, Aḡmad Ibn Fadlân, lequel évoque, en 922, un « pays de peuples türks qui se nomment Bachkirs », est repris, comme élément de datation dans tous les ouvrages publiés sur l'histoire des Bachkirs et traitant de leurs origines. Cf. A. P. Kovalevskij, *Kniga Ahmeda Ibn-Fadlana o ego putešestvii na Volge v 921-922 gg.* (Le livre d'Aḡmad Ibn Fadlân et de son voyage sur la Volga en 921-922), Kharkov, 1956, p. 131.

13. R. G. Kuzeev, *op. cit.*, p. 452.

14. *Ibid.*, p. 455.

15. Le fait que les Bachkirs et les Tatars de Kazan soient culturellement et linguistiquement si proches est d'ailleurs expliqué par cette longue influence des Qiptchaqs sur les peuples indigènes de la région Volga-Oural. Sachant cependant que les spécificités (notamment consonnantiques) de la langue bachkire ne sauraient relever de la même logique d'influence, elles sont attribuées aux origines-mêmes d'un peuple qui dispose ainsi de sa propre langue, distincte de celle des Tatars. Voir, R. G. Kuzeev, « Kipčako-zolotoordinskij komponent v sostave tjurkskih narodov lesostepnoj Evrazii » (L'élément qiptchaq — Horde d'Or dans la composition des peuples türks de l'Eurasie des steppes boisées), in *Etnologičeskie issledovanija v Baškortostane. Sbornik statej (Recherches ethnologiques au Bachkortostan. Recueil d'articles)*, Oufa, 1994, p. 58. Fondée sur l'histoire et la linguistique, la distinction entre Bachkirs et Tatars l'est également sur la géographie: « La rivière Ik a constamment constitué la frontière ethnographique entre la Bachkirie et la Tatarie », *dixit* R. G. Kuzeev, *ibid.*, p. 316. Notons que c'est le cours de cette rivière qui a été établi, au début des années 1920, comme frontière administrative entre la République autonome socialiste soviétique de Bachkirie (RASB) et celle du Tatarstan (RASST): ou l'histoire des peuples comme projection dans le passé lointain d'un espace politique hérité d'événements récents.

16. R. G. Kuzeev, *art. cit.*, p. 57.

Néanmoins, les migrations parties du sud de l'actuelle Bachkirie vers le nord et l'est par suite de l'invasion mongole du XIII^e siècle suggèrent que les espaces géographiques ne constituent, pas plus que les identités, des ensembles clos. Soumises à un processus général de désintégration-recomposition, les communautés formées au cours des deux siècles précédents furent condamnées à s'adapter et, abandonnant progressivement le nomadisme, à se découvrir de nouveaux modes de vie et une relation nouvelle au territoire.

Bien loin de nier l'importance de tels bouleversements, l'historien bachkir R. G. Kuzeev affirme qu'ils aboutirent à l'apparition de « tribus territoriales » ou territorialisées — « nouvelles combinaisons d'entités tribales d'origines différentes, mais proches par leur culture et leur destin historique », créditées du mûrissement de « la conscience d'appartenance à une seule ethnie, à un seul peuple »¹⁷. Toute forme de doute sur la consistance des identités collectives est ici écartée, face au nouveau drame fondateur traversé par une collectivité transhistorique. Car ici c'est le territoire qui, en réunissant des populations disparates, rapproche des cultures qui s'unifient en une seule entité déjà étiquetée. Toute population migrante peut être identifiée sous l'étiquette de « Bachkirs potentiels », dès qu'elle s'installe à l'intérieur des frontières de la Bachkirie historique¹⁸. Le territoire imaginé constitue ce lien découvert entre l'ancien et le présent, dont la permanence offre un support naturel au déploiement d'une identité permanente, véritable rétroprojection du présent sur le passé.

Au-delà de son utilisation polémique, la notion de « tribu territoriale » mérite peut-être quelque attention, dans la mesure où elle renvoie à un intéressant phénomène de territorialisation des appartenances tribales. Dès le X^e siècle, certains voyageurs arabes¹⁹ distinguaient une Bachkirie « intérieure », occidentale, sur les hauteurs de Bugul'ma, d'une Bachkirie « extérieure », orientale, sur les cours supérieurs de la Samara et de la Belaja. L'évocation de ces deux aires comme creusets de différenciation²⁰ nous permet aujourd'hui de mesurer la complexité des appartenances communautaires alors revendiquées par les populations autochtones face au voyageur étranger. Les individus se déplaçaient bien dans un système d'identités multiples (lignagères, tribales, territoriales, religieuses, politiques, etc.). Ce système, plus situationnel que substantiel, ne semble pas avoir débouché sur l'une de ces « obsessions ethniques »²¹ qui sont si caractéristiques de notre époque de cloisonnements.

17. R. G. Kuzeev, *Proishozhdenie baškirskogo naroda*, op. cit., p. 475.

18. *Ibid.*, p. 452.

19. Notamment al-Balxî et al-I, ʾaḫrî: cités par N. A. Mažitov, art. cit., p. 90.

20. R. G. Kuzeev, « Etničeskaja istorija baškir s konca I tysjačletija našej ery do XIX veka » (Histoire ethnique des Bachkirs, de la fin du I^{er} millénaire de notre ère au XIX^e siècle), in *Naučnaja sessija po etnogenezu baškir (Conférence scientifique sur l'ethnogenèse des Bachkirs)*, Oufa, 1969, p. 105.

21. C. Coulon, art. cit., p. 40.

Mais il nous faut bien revenir ici sur les origines et les singularités de cette vision univoque de l'histoire des ethnies. Depuis quelques années, une question « bulghare » divise les milieux académiques de la région Volga-Oural, qui ont entrepris de rénover ou de critiquer les cadres idéologiques qu'une époque aujourd'hui révolue appliquait à l'histoire nationale. Une logique moderne de ce que devait être, ou ne pas être, l'ethnogenèse de chaque « nationalité » soviétique avait conduit l'historiographie régionale à délaisser les pistes de recherche qui la menaient auparavant vers la Horde d'Or, au profit d'autres qui tendaient à démontrer la parenté ethnique des modernes Tatars avec les anciens Bulghars de la Volga.

Le débat qui s'engagea entre savants des deux républiques voisines de Tchouvachie et du Tatarstan achoppait sur la question lancinante de l'origine respective de ces deux nations²². Cependant, comme les termes de ces joutes restaient limités à ce que le régime soviétique autorisait dans le cadre de son auto-légitimisation, le rôle joué par l'islam dans la formation des identités collectives ne pouvait encore être évoqué. En effet, le « panislamisme » constituait toujours un sujet tabou, aussi les débats se fondèrent-ils sur de nombreux travaux ethnographiques effectués dans les années 1950-1960, non sans arrière-pensées, autour des thèmes « classiques » de la conscience communautaire et de l'autodénomination des populations.

Le fait qu'au début du XX^e siècle, des populations réputées « tatares » se fussent désignées elles-mêmes comme « bulghares » tendait à démontrer que l'ethnonyme « tatar » n'avait qu'une signification relative et que la date de son apparition était récente. Ce n'est qu'à partir de la perestroïka, lorsque l'historiographie des peuples de la région Volga-Oural put intégrer des problématiques qui lui avaient été interdites jusque-là, que l'islam a de plus en plus été considéré, à Kazan, comme un facteur prédominant d'intégration, qui aurait recouvert à partir du XVIII^e siècle les anciennes catégories d'appartenance : face à la politique discriminatoire de l'Empire russe et à ses campagnes de conversion forcée à l'orthodoxie, les « hétérodoxes » (*inovercy*) n'avaient-ils pas pris conscience de leurs intérêts communautaires et ne s'étaient-ils pas unis en une « nation musulmane »²³, sous l'influence décisive des *'ulamâ*, devenus seuls détenteurs de l'initiative culturelle sur la Moyenne-Volga après la déstructuration de la classe des « Tatars de service » ? Changeant progressivement de politique après les grands soulèvements « musulmans » du second tiers du XVIII^e siècle, le pouvoir impérial avait favorisé l'unification des populations musulmanes de l'empire, non plus contre lui mais en soutien de ses réformes. Mais nous n'allons pas tarder à revenir sur ce rôle de l'islam comme vecteur d'identité communautaire.

Entre Tatars et Bachkirs, les discours touchant au caractère multinational de la Fédération de Russie révèlent aujourd'hui l'opposition entre le taux de

22. Voir sur ce sujet l'ouvrage de Victor A. Shnirelman, *Who gets the past? Competition for ancestors among non-Russian intellectuals in Russia*, Washington, D.C., 1996, *passim*.

23. Dämîr Is'haqov, « L' 'identité bulgare' en question. Islam et ethnicité chez les Tatars de la Volga et de l'Oural au XVIII^e siècle », in S. A. Dudoignon, D. Is'haqov, R. Mõhãmmãtshin, eds, *L'Islam de Russie, Conscience communautaire et autonomie politique chez les Tatars de la Volga et de l'Oural, depuis le XVIII^e siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997, p. 81.

« territorialisation » élevé des Bachkirs et celui beaucoup plus faible des Tatars : en 1989, 60 % des Bachkirs résidaient en effet dans « leur » république, alors que seuls 26,6 % des Tatars étaient enregistrés au Tatarstan. L'opposition est donc plus vive que jamais entre la conception à dominante territoriale de l'historiographie bachkire — laquelle s'attache en général à démontrer la concomitance des frontières administratives et ethniques, surtout dans les régions occidentales de l'actuel Bachkortostan, limitrophes du Tatarstan — et celle des historiens tatars, qui ont dû, eux, réinvestir sous une même identité ethnique un territoire passablement discontinu.

Les historiens bachkirs acceptent de reconnaître l'influence du royaume des Bulgars de la Volga dans la mesure où cette reconnaissance de dette culturelle ne remet pas en cause leur rapport au territoire imaginé. Leurs homologues tatars, confrontés au passé fâcheusement extra ou supra-territorial d'une « ethnie tatare » à la fois insaisissable et chargée du prestige d'anciennes formations étatiques (Bulgars de la Volga, Horde d'Or, khanat de Kazan), ont moins d'attentions pour un territoire de référence nettement circonscrit, si cher par contre à leurs voisins. Cette différence de stratégie de construction des identités communautaires s'exprime au demeurant de manières très diverses.

Par exemple, on insiste beaucoup, à Oufa, sur une nette distinction entre ethnie et religion, l'historiographie bachkire n'attribuant à la seconde qu'un rôle très restreint dans son récit d'histoire nationale²⁴. À l'inverse, l'insistance des cercles académiques de Kazan sur l'islam comme facteur de cohésion communautaire dans l'histoire des Tatars (comme « religion ethnique »²⁵ en quelque sorte) s'adapte tout à fait à l'ethnicité qui est proposée localement²⁶. Expérimentées dans les milieux fermés de la recherche, ces généralisations se répandent progressivement dans l'espace public, où elles ne tardent pas à être intégrées aux différentes stratégies d'identification communautaire.

Ainsi en juin 1995, lors du « Congrès (*kurultay*) mondial des Bachkirs », la litanie des discours fut interrompue par l'intervention d'un délégué en faveur — ni plus ni moins — du retour des Bachkirs à leurs anciennes croyances animistes ! De nos jours, en effet, la plupart des publications sur l'islam disponibles à Oufa continuent d'être publiées à Kazan, en tatar, et les Bachkirs ne dédaignent pas de se

24. Parmi les cinq facteurs déterminants que l'académicien, l'historien R. G. Kuzeev met en évidence sur l'historicité des processus ethniques, pas un seul ne renvoie à leur dimension confessionnelle : R. G. Kuzeev, N. N. Moiseeva, V. Ja. Babenko, « Etničeskie processy v novoe i novejšee vremja » (Les processus ethniques à l'époque moderne et contemporaine), in *Etničeskie processy v Baškiriï v novoe i novejšee vremja (Les processus ethniques en Bachkirie à l'époque moderne et contemporaine)*, Oufa, IJaLi, 1987.

25. Dämir Is'haqov, *art. cit.*, p. 87.

26. La critique que Dämir Is'haqov développe à l'encontre des thèses d'Allen J. Frank ne remet d'ailleurs pas en cause cette prédominance du facteur confessionnel, elle ne fait que relativiser la place qu'occupe l'identité bulghare en son sein. Évoquant la « conscience bulghare » des *'ulamâ*, il fait remarquer que « le noyau de leur construction idéologique était non l'ethnie tatare mais la religion islamique ». La « conscience bulghare » n'y figurait que comme un élément constitutif parmi d'autres. *Ibid.*, pp. 86-87.

présenter eux-mêmes comme un peuple moins « religieux » que les Tatars²⁷, dans un souci manifeste de distinction et d'entretien de leur spécificité. Ceci explique peut-être pourquoi les travaux d'un Allen Frank soient si peu connus en Bachkirie, bien qu'il ait travaillé en étroite collaboration avec nombre de chercheurs locaux. Sa thèse, portant sur l'adoption par les musulmans de la région Volga-Oural d'une identité « bulghare » redécouverte et diffusée au XVIII^e siècle par le « clergé » musulman, est assimilée, à Oufa, à un postulat d'histoire ethnique et identifiée avec la position des néo-bulgharistes tatars, lesquels considèrent les Bachkirs comme composante d'une « nation » bulghare transhistorique²⁸.

Ce rapport éminemment conflictuel à l'ethnicité, dans des milieux pourtant supposés faire montre d'un minimum de distance critique, me semble refléter les enjeux d'un environnement politique tendu — l'évocation d'anciennes rivalités par les milieux intellectuels locaux, de part et d'autre d'une frontière problématique, ne faisant rien pour arranger les choses. En tout cas, l'aversion clairement exprimée, à Oufa, pour les approches « bulghariste » ou « tatariste » suggère bien l'emprise sur le présent des conflits de mémoire dont il est ici question.

Pour démêler les fils de cet enchevêtrement symbolique, un petit détour par l'histoire me paraît ici souhaitable. Au IX^e siècle, la domination des Bulgars de la Volga s'étendait vers l'est jusqu'aux rivières Ik et Sok, englobant les populations magyars qui s'y trouvaient encore. La cohabitation de ces dernières avec les Türks qui vinrent s'y fixer provoqua influences mutuelles et reformulation des identités de référence. Certains groupes furent assimilés ou assimilèrent, tandis que d'autres, plus éloignés des zones de contacts, furent à l'origine de dialectes particuliers.

Installés au confluent de la Volga et de la Samara, les Usergan adoptaient la langue des Magyars, tandis que plus au nord, sur la rivière Zaj, les Baylar, progressivement submergés, disparaissaient en tant que tels²⁹. Au contraire, les Burzyan, Tangaur et Tamyar, répartis dans les bassins des rivières Ik, Usen' et Dema, se renforçaient en absorbant des populations ougriennes, constituaient avec ces dernières un dialecte commun³⁰ et s'islamisaient au contact des Bulgars. Enfin, les Bulyar et Ikski, qui se considéraient comme émigrants de l'ancienne Bulgarie, transmettaient aux tribus Yurmat, Yurmi et Eneï l'empreinte de cette ancienne

27. Dämär Väleev, l'un des fondateurs du « Centre national bachkir », décrit ainsi ses compatriotes : « Nous sommes de mauvais musulmans, nous respectons rarement les commandements de l'islam, allons peu à la mosquée, et nos croyances conservent des restes de paganisme, mais nous au moins, à la différence des Tatars, nous ne nous sommes jamais convertis à l'orthodoxie ! » Cf. Sergej Filatov, Aleksandr Čipkov, « Baškortostan: religija i vlast' » (Baškortostan: religion et pouvoir), *Družba narodov*, 5, 1996, p. 105.

28. Cf. V. A. Shnirelman, *op. cit.*, p. 45. Selon Allen J. Frank, « l'identité bulghare n'a pas complètement remplacé ou déplacé les anciennes formes d'identité communautaire ; il s'agissait du niveau religieux et ces anciennes formes d'identité se sont maintenues, mais avec souvent une dimension bulghare. » A. J. Frank, *Islamic historiography and « Bulghar » identity among the Tatars and Bashkirs of Russia*, Leiden, E. J. Brill, 1998, p. 198.

29. R. G. Kuzev, *Proishozhdenie baškirkogo naroda*, *op. cit.*, p. 437.

30. Celui-ci constituera, après la migration vers l'Oural de ces populations, le dialecte méridional (ou de Kouvakan) dont sera issue la langue littéraire bachkire moderne.

appartenance. Et lorsque ces dernières s'installèrent, à partir du XIII^e siècle, dans le sud de l'Oural, elles conservaient encore cet héritage, offrant des toponymes bulghars aux rivières et montagnes environnantes³¹.

Comme on peut le constater à travers ces quelques exemples, la nature des relations établies entre l'État bulghar et les sociétés qui l'entouraient dépendait de nombreux facteurs, parmi lesquels la répartition territoriale de ces dernières semble avoir joué un rôle déterminant. En effet, selon leur positionnement relatif (dans lequel l'éloignement géographique ne constitue qu'un paramètre parmi d'autres), les différentes populations se trouvaient regroupées au sein d'espaces subissant l'ascendant plus ou moins marqué de la culture urbaine bulghare. C'est ainsi que l'islamisation toucha, à cette époque, les communautés installées sur l'Ik et en aval de la Belaja, dans cette mince zone de chevauchement que les historiens imagineront plus tard entre royaume bulghar et Bachkirie, sans plus s'étendre au sud de l'Oural³².

De même, au début du XII^e siècle, le déplacement de la capitale de Bolghar vers Bilyar, sur la rivière Ččma, sous la menace grandissante de la puissance russe, étendit la domination politique bulghare vers l'est, renforçant son influence culturelle sur les peuples de la steppe. En dehors de toute logique d'union, les populations nouvellement intégrées à ce domaine réagirent diversement aux contraintes, notamment militaires et fiscales, qui s'imposaient à elles. La mémoire de la domination bulghare et de son rayonnement culturel fut néanmoins profonde et durable, comme le suggère par exemple, à sept siècles de distance, le succès de Tâdj ad-Dîn Yâltchighul Ūghlî — lequel, en composant de nouvelles généalogies, se proposait de réconcilier des traditions historiques divergentes autour d'une conscience historique « bulghariste », émergeant parmi les musulmans de la Volga et de l'Oural à la fin du XVIII^e siècle³³.

Ainsi, dès l'époque du royaume bulghar, une distinction persistante semble s'être établie entre une zone sud-ouraliennne de préservation, et une zone d'interactions, à l'ouest, dans les bassins de l'Ik et de la Basse-Kama. Avec sa soumission, au cours des années 1238-1239, à la Horde d'Or, l'Oural fut incorporé au domaine (*ulus*) de la maison de Batu, alors que Shayban, le second fils de Djötchi, recevait les terres de la Volga. Ces khanats prospérèrent par le commerce qui continua de s'y développer, tandis que les communautés régionales conservaient une marge d'autonomie contre le paiement d'un tribut et l'envoi régulier de combattants.

À la fin du XIII^e siècle, la croissance urbaine et l'apparition de nouvelles élites sociales favorisèrent les desseins de centralisation et d'islamisation du khan Uzbek

31. R. G. Kuzev, *Proishozhdenie baškirkogo naroda*, op. cit., p. 128, 327.

32. G. V. Jusupov, *Vvedenie v bul'garo-tatarskuju epigrafiku (Introduction à l'épigraphie bulghare et tatare)*, Moscou, 1960, p. 111.

33. L'ouvrage en question, le *Ta'rix- nâma-yi Bulğâr*, publié en 1805, fut plus tard assimilé à une généalogie de la tribu des Aïl, qu'il concernait plus spécifiquement. Mais la plupart des tribus bachkires étant originaires d'Asie Centrale, son impact fut plus large, en tant qu'il constituait un témoignage de l'existence d'ancêtres communs bachkirs et bulghars. Voir A. J. Frank, op. cit., p. 114.

(r. 1312-1342). Cependant, à mesure que l'on s'éloignait vers l'est de Bolghar, « l'une des plus belles villes qui fussent »³⁴, et des voies de communication déployées le long de la Volga, les villes se faisaient plus rares et l'islam moins répandu. Au cours des siècles qui suivirent, nombreuses furent les populations qui restèrent attachées à leurs coutumes ancestrales et, au XIII^e siècle encore, seules celles du nord-ouest de l'actuelle Bachkirie mettaient sur le même plan la charia et leur droit coutumier³⁵.

La lente décomposition de la Horde d'Or favorisa l'affirmation du pouvoir des chefs locaux, *bay* et *batyr*, sur des entités de plus en plus distinctes et autonomes. Les couches supérieures de la société, religieux (*mullâ*, *âxûn*) et guerriers (*mîrzâ*, *ârxân*), renforçaient parallèlement leur emprise économique et sociale. Or, cette différenciation s'accompagnait d'une implantation territoriale accrue des tribus. Bien que retournant parfois dans les steppes méridionales, lorsqu'aucune crise ne déstabilisait la région, les populations ouraliennes n'y nomadisaient plus guère³⁶. Rassemblées, dans un contexte d'instabilité, autour de leurs chefs de guerres et de plus en plus indépendantes, ces communautés commencèrent à former des confédérations tribales.

Le récit épique « Kussyak-bay » évoque la confédération qui réunit dans l'Oural, sous le commandement du khan Myasem, les tribus Burzyan, Usergan, Tangaur et Tamyran³⁷. Ainsi, le morcellement de la Horde d'Or n'était-il pas sans profit pour des populations naguère intégrées à son domaine et qui continuèrent par la suite de consolider leurs liens, même après leur soumission aux khans de Kazan, puis à ceux de Sibérie, et enfin aux Noghay à la fin du XV^e siècle. En établissant des espaces définis au sein d'un territoire de peuplement ouvert, cette structure pyramidale (khanat, confédération tribale, tribu, clan), régularisa les mélanges qui s'y poursuivaient.

Les populations intégrées au khanat de Kazan, dont les confins orientaux ne s'étendaient guère au-delà de la basse Kama³⁸, ainsi que certains clans des tribus Tangaur et Burzyan, revenus sur la rivière Ik³⁹, participèrent aux opérations militaires engagées contre la Moscovie et se rapprochèrent aux plans linguistique et culturel des populations musulmanes avoisinantes. Ainsi, bien que longtemps marquée par l'influence des puissances qui se succédèrent sur la Volga, la région de

34. Selon Ibn Baṭṭūṭa, qui la visita en 1335 : cité par J.-P. Roux, *op. cit.*, p. 214.

35. D. Azamatov, « Russian administration and Islam in Bashkiria (18th-19th centuries) », in Michael Kemper, Anke von Kügelgen, Dmitriy Yermakov, eds, *Muslim culture in Russia and Central Asia, from the 18th to the early 20th centuries*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1996, p. 92.

36. R. G. Kuzev, « Etničeskaja istorija... », *art. cit.*, p. 107.

37. A. N. Usmanov, *Dobrovol'noe prisoeдинenie Baškirii k Russkomu gosudarstvu (Le rattachement volontaire de la Bachkirie à l'État russe)*, Oufa, 1982, p. 42.

38. Boris Nolde, *La formation de l'Empire russe, études, notes et documents*, Paris, Institut d'Études slaves, 1952, I, p. 5.

39. R. G. Kuzev, *Proishozhdenie baškirskogo naroda*, *op. cit.*, p. 483.

l'Ik continue de nos jours d'être perçue comme le berceau originel des « Bachkirs du nord-ouest »⁴⁰.

Du fait de sa moindre puissance politique, le khanat de Sibérie ne semble guère avoir exercé le même attrait sur les populations de l'Oural. La suprématie des Noghay, elle, pour avoir été brève, resta dans les mémoires. Provoquant la migration définitive de certaines populations vers Perm, elle introduisit en effet une nouvelle composante dans l'identité de celles qui restaient. Situés sur les « terres Noghay », certains clans des Yurmat et des Burzyan prirent le nom de Noghay-Yurmat ou Noghay-Burzyan⁴¹. Emprunté à la tradition des peuples nomades, ce mode d'autodénomination associatif faisait référence à l'entité détentrice du pouvoir de confédération sur le territoire occupé.

C'est parce qu'ils étaient « les gens du khan des Noghay » que les Yurmat purent se faire appeler ainsi⁴² — de même que c'est parce qu'ils étaient les « gens du khan de Kazan » que les Tangaur de l'Ik se distinguèrent bientôt des Tangaur de l'Oural. Plus récente, l'appartenance au territoire d'un chef de confédération débordait l'identité tribale à laquelle elle se superposait, pour faire émerger des allégeances pyramidales. Des clans différents par leurs origines et leur histoire purent adopter l'ethnonyme « Noghay » ou le terme d'« homme de Kazan » (*Qazanlyk*) comme signe collectif de reconnaissance, quitte à l'abandonner par la suite pour revenir à des appartenances tribales plus étroites⁴³.

Ainsi, aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, ceux qui dépendaient auparavant d'un chef de clan et relevaient d'une tribu aux contours mouvants se virent peu à peu renvoyés à des appartenances plus larges. La perte de l'importance accordée aux ancêtres dans l'attribution du pouvoir s'accompagnait d'une destruction du monopole qu'avaient sur les définitions identitaires des clans établis autour de la mémoire de ces mêmes ancêtres. Un nouveau facteur entraînait en jeu, qui, sans annuler les effets « naturels » des recompositions communautaires, autorisait le déploiement de stratégies nouvelles : tandis que certains clans continuaient à disparaître du fait de leur simple absorption par d'autres, d'autres se dissolvaient en cherchant à profiter des avantages d'une identité supra-clanique. La rationalisation administrative des siècles postérieurs, sous la domination russe puis dans le cadre politique de l'URSS, devait prolonger ce processus de territorialisation en reléguant les identités claniques dans le domaine privé et en donnant une formulation juridique à ces adhésions communautaires supra-tribales. En territorialisant des systèmes d'allégeance supra-

40. R. G. Kuzeev définit les groupes ethnographiques bachkirs selon leurs positions à l'intérieur du territoire de la république autonome de Bachkirie (Bachkirs « du nord-ouest », « du nord-est », « du sud-ouest » et « du sud-est »), en se reportant constamment à cette période des khanats. *Ibid.*, p. 316.

41. R. G. Kuzeev, « Etničeskaja istorija... », *art. cit.*, p. 109.

42. En fait, on ne choisissait pas tant un ethnonyme qu'on se le voyait appliqué par ses voisins. Voir G. N. Čagin, *Etnokul'turnaja istorija Srednego Urala v konce XVI-pervoj polovine XIX veka (Histoire ethno-culturelle du Moyen-Oural, de la fin du ^{xvi}^e siècle à la première moitié du ^{xix}^e siècle)*, Perm, 1995, p. 24.

43. F. A. Ėakirova, *op. cit.*, p. 57.

tribales, la Horde d'Or avait fait succéder au temps des ancêtres le temps d'une nouvelle communauté méta-ethnique.

La mémoire du passé russe

Le retentissement qu'eut la prise de Kazan, en 1552, incita les populations voisines du khanat déchu à accepter plus facilement le fait établi d'une nouvelle vassalité. Les tribus Bulyar, Qara-Tabyn et Tanyp, entre l'Ik et la Belaja, furent les premières à envoyer à Kazan leurs *bay* pour requérir la protection d'Ivan le Terrible⁴⁴. Parce qu'ils combattaient leur suzerain Noghay, farouche ennemi des Russes, les Min y dépêchèrent le leur, Kanzafar⁴⁵, dès 1555, c'est-à-dire plus tôt que les Burzyan et les Yurmat, qui attendirent l'éclatement du khanat Noghay pour faire leur soumission au « Souverain blanc ». Loin de l'image donnée par l'historiographie coloniale et soviétique d'un rattachement simultané et délibéré de tous les Bachkirs à la Russie⁴⁶, l'histoire nous renvoie l'image de soumissions désordonnées et circonstanciées des différentes communautés au nouveau conquérant⁴⁷.

Pendant un siècle entier, cependant, les contacts entre Russes et populations turques et finno-ougriennes de l'est et du sud ne devaient pas dépasser la collecte irrégulière du *jasak*, et l'établissement de quatre monastères et de deux garnisons militaires (à Oufa en 1574, à Samara en 1586). Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, aucune politique de christianisation ne put être appliquée sur cet espace. En effet, à la différence des populations türkophones de la Moyenne-Volga, depuis longtemps sédentarisées et qui avaient été en outre les premières communautés musulmanes à expérimenter des contacts permanents avec les Russes⁴⁸, les sociétés semi-nomades de l'Oural restèrent longtemps à l'écart des changements, contrôlées plus qu'assimilées et réfractaires à un ordre administratif et religieux qui s'imposait ailleurs par la plus grande violence⁴⁹.

Conservant leur mode traditionnel d'organisation sociale et l'usage exclusif de leurs terres, ces communautés purent préserver leur autonomie économique et poli-

44. *Materialy po istorii Baškirkij ASSR (Matériaux pour l'histoire de la RASS bachkire)*, Moscou — Leningrad, 1936, I, p. 259.

45. Cf. R. G. Kuzev, *Baškirske šedžere (Les šägärä bachkires)*, Oufa, IJaLI, 1960, p. 52.

46. Les enregistrements diffusés dans les autobus à l'occasion des fêtes nationales rappellent toujours, à l'approche de la station « Monument-de-l'Amitié » qui surplombe la Belaja, dans la vallée qui sépare l'ancienne ville de la nouvelle, l'importance et l'« actualité » de ce fait historique hautement symbolique.

47. R. G. Kuzev, « Dobrovol'noe prisoedinenie Baškirii k Russkomu gosudarstvu » (Le rattachement volontaire de la Bachkirie à l'État russe), in *Istoričeskoe značenie dobrovol'nogo pri-soedinenija Baškirii k Russkomu gosudarstvu (La signification historique du rattachement volontaire de la Bachkirie à l'État russe)*, Oufa, 1982, pp. 10-11.

48. Serge Zenkovsky, « The Tataro-Bashkir feud of 1917-1920 », *Slavic Review*, II, 1958, p. 37.

49. Voir notamment Iskändär Giljazov, « Le rôle de l'islam dans l'évolution des structures de la société tatare, de la conquête de Qazan aux réformes de Catherine II (1552-1788) », in *L'Islam de Russie, op. cit.*, pp. 18-21.

tique⁵⁰. Les identités de proximité furent donc préservées, mais en même temps la présence de plus en plus marquée de frontières administratives débouchait peu à peu, par réaction, sur la reconstitution de groupes de solidarité plus larges, lesquels en vinrent à manifester une forme d'unité face à la puissance coloniale.

La province d'Oufa, placée sous le contrôle du gouvernorat de Kazan lorsqu'elle n'était pas sous l'autorité directe de Saint-Pétersbourg, fut jusqu'en 1744 divisée en *dorogi*. Avec l'établissement des lignes de défense de la Trans-Kama⁵¹ et d'Orenbourg⁵², un territoire naguère ouvert se retrouva compartimenté par la volonté d'une puissance russe en pleine expansion, soucieuse de la qualité de ses relations commerciales avec l'Asie Centrale méridionale. Toutefois les *dorogi* de Kazan, de Sibérie et des Noghay⁵³ reprenaient des subdivisions qui avaient été en vigueur sous la Horde d'Or et, à ce titre, elles n'étaient pas perçues localement comme de pures limites administratives imposées de l'extérieur. L'identité communautaire dont elles restaient porteuses devait constituer un obstacle à l'application des réformes⁵⁴, en mettant à la disposition de tribus éparpillées⁵⁵ un vecteur de mobilisation éprouvé.

Rassemblées sous l'autorité des chefs qui les sollicitaient tour à tour, elles s'unissaient pour des soulèvements périodiques. Dès 1581, les « tribus » des *dorogi* de Kazan et d'Osa furent entraînées à la révolte par l'expansion du domaine des Stroganov. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, la crainte des administrateurs locaux (*voevody*) de voir ces « tribus » quitter leurs territoires respectifs les contraignit à la prudence et à la protection des populations astreintes au *jasak*. Mais, au début des années 1660, les exigences gouvernementales se faisant plus pressantes⁵⁶, l'équilibre précaire qu'ils avaient pu obtenir fut rompu.

50. La répartition des terres reflétait l'agencement social intra-communautaire: autour d'une parcelle commune s'agençaient des terres exploitées en familles, mais distribuées par le chef de clan. Voir F. A. Ĭakirova, *op. cit.*, p. 99.

51. Construite entre 1652 et 1657, elle rejoignait la Volga à partir du confluent des rivières Kama et Belaja (voir la carte p. 368).

52. Achevée en 1743, elle partait de Samara et remontait le cours supérieur du Jajk (le fleuve Oural) pour rencontrer à l'est la rivière Tobol.

53. Auxquelles fut ajouté une nouvelle *doroga* dite d'Osa, de taille réduite, insérée entre celles de Kazan et de Sibérie.

54. Lorsqu'une tribu ou un individu se déplaçait d'une *doroga* à une autre, il conservait sa première dénomination. Or, pour les autorités locales, le fait qu'une tribu Noghay localisée depuis des décennies sur la *doroga* de Kazan continuât de se dénommer Noghay en changeant de *doroga* rendait impossible les évaluations nécessaires, par exemple, à leur politique fiscale. Cf. F. A. Ĭakirova, *op. cit.*, p. 53.

55. Les estimations de la population de la province d'Oufa faites au début du XVIII^e siècle donnent le chiffre de 400 000 habitants (dont environ 30 % de migrants russes et de « Tatars de service »), ce qui correspond à une densité de 0,56 habitant par km². Cf. N. F. Demidova, « Social'no-ekonomičeskie otnošenija v Baškirii v pervoj četverti XVIII v. » (Les relations socio-économiques en Bachkirie dans le premier quart du XVIII^e siècle), in *400-letie prisоеdinenija Baškirii k Russkomu gosudarstvu (Le 400^e anniversaire du rattachement de la Bachkirie à l'État russe)*, Oufa, 1958, p. 24.

56. Le financement des guerres menées contre la Pologne et le khanat de Crimée requit un alourdissement des contraintes fiscales supportées par les populations tant russes qu'allogènes.

Le soulèvement de 1662-1664 se singularisa par ses rythmes différents d'une *doroga* à l'autre. Ainsi les tribus de la *doroga* Noghay, longtemps éprouvées par les incursions des cavaliers kalmouks, poursuivirent la lutte bien après que les autres *dorogi* eurent accepté de négocier. Ces mêmes espaces de mobilisation jouèrent un rôle déterminant lors du déclenchement de la révolte de 1681-1684⁵⁷, devant laquelle le gouvernement russe dut renoncer à ses projets dans la région.

Il est indéniable que le « clergé » musulman joua lui aussi, dès le ^{xvii}e siècle, un rôle moteur dans ces mouvements⁵⁸. Ainsi lorsque Kudrjavcev, *voevoda* de Kazan, informe Pierre le Grand, le 7 janvier 1708, que « les traîtres, au nombre de 15 000, se trouvent à 200 verstes de Kazan », le tsar accepte les demandes d'exemption qui lui ont été soumises avec le soutien des '*ulamâ* locaux. Dans le même temps, l'apparition d'un « khan de tous les Bachkirs » (le fameux « tsar Saltan »⁵⁹ dont la légende n'allait pas tarder à s'emparer) révélait la volonté d'union des populations autochtones, motivée par un souci d'efficacité dans leur lutte contre le souverain russe. L'engagement par le gouvernement russe de pourparlers avec Aldar⁶⁰ et Kusjum Tjulekiev, chefs de file des insurgés des *dorogi* Noghay et de Kazan, signale cependant, par delà la mise en œuvre d'une stratégie maintes fois éprouvée de division, le primat des appartenances territoriales.

Toujours est-il que la tradition d'insoumission des « tribus » et la préférence impériale pour le *statu quo* répandirent en Russie l'idée que l'Oural constituait une terre de refuge idéale pour les opprimés de toutes obédiences. Dès le début du ^{xviii}e siècle, les migrations de populations musulmanes vers ces zones protectrices contribuèrent à déstabiliser une région que les Russes n'allaient avoir de cesse d'assimiler définitivement. Sans aller jusqu'à soutenir que la région bachkire était devenue *de facto* une colonie « tatare » (pour ceux des musulmans de la Volga qui continuaient de refuser l'autorité russe et n'avaient pas perdu l'espoir d'une restauration de la charia⁶¹), il semble que la différence de traitement des musulmans entre les provinces voisines de Kazan et d'Oufa ait favorisé, dans cette dernière, l'émergence d'une conscience communautaire spécifiquement « musulmane », transmise par des mollahs de Kazan accueillis avec bienveillance par les populations

57. Peu après la publication de l'*ukaz* du 16 mai 1681, qui engageait une politique de christianisation forcée des populations musulmanes de la région Volga-Oural, les conseils de tribus (*jyjnyn*) se réunirent par *doroga* et s'entendirent sur les modalités d'une coordination. Cf. I. G. Akmanov, *Baškirske vosstaniia (Les soulèvements bachkirs)*, Oufa, 1993, p. 43.

58. Cf. A. J. Frank, *op. cit.*, pp. 22-38.

59. L'imprécision qui règne jusqu'aujourd'hui autour de ce personnage ne permet que de citer l'hypothèse selon laquelle ce titre aurait été attribué arbitrairement à l'un des meneurs de l'insurrection, le « Hasi Akuskarov » des sources russes.

60. Devenu *arxân* après sa participation à l'expédition de Crimée, il était fils et petit-fils de *arxân*.

61. N. A. Firsov, « Inorodčeskoe naselenie prežnego Kazanskogo carstva v novoj Rossii do 1762 g. i kolonizacija zakamskikh zemel' v eto vremja » (La population allogène de l'ancien empire de Kazan dans la Russie moderne, jusqu'en 1762, et la colonisation des terres d'Outre-Kama pendant la même période), *Trudy imperatorskogo kazanskogo universiteta*, 1, 1870, p. 213 (cité par I. G. Akmanov, *op. cit.*, p. 6).

locales⁶², ainsi que la montée d'un fort ressentiment à l'encontre des autorités impériales comme des populations russes migrantes.

Le décret du 11 février 1736, qui réduisait le nombre d'*âxûn* (responsable d'une communauté religieuse locale) à un seul par *doroga*⁶³, provoqua l'engagement massif des '*ulamâ* dans le soulèvement de 1735-1740. La révolte de 1755 sous la conduite de Bâtirshâ, *âxûn* de la *doroga* de Sibérie dont l'appel condamnait « l'arrachement forcé des musulmans à leur foi islamique », étendit à la province de Kazan ce large mouvement d'opposition « confessionnelle » contre la politique discriminatoire des autorités russes⁶⁴. Si l'islamisation avait touché principalement les classes instruites, les masses paysannes n'étaient pas restées étrangères à ses effets de consolidation communautaire.

L'arrivée dans l'Oural occidental d'une partie des élites sociales de Kazan accentua les tensions auxquelles les sociétés vernaculaires étaient en proie du fait de la pression croissante du pouvoir impérial. La cause principale du mécontentement était la question agraire et l'acquisition sauvage des terres agricoles par les colons russes⁶⁵, ou leur réquisition pour les nouvelles usines : les Bachkirs du Nord, apiculteurs, voyaient avec inquiétude tomber les arbres sous la cognée des bûcherons et s'agrandir les clairières aux dépens des forêts⁶⁶. Outre ces paramètres économiques, il va sans dire que l'établissement de colons apportait avec lui la menace d'un meilleur contrôle des populations belliqueuses de l'Oural par le pouvoir central.

Nonobstant, l'installation massive dans l'Oural, contre la volonté des autorités russes, de paysans qui cherchaient à échapper au servage ou au travail forcé dans les usines des régions centrales de la Russie, devait renforcer le flux de peuplement slave en direction d'une province qui comptait déjà, au milieu du XVIII^e siècle, une population russe de 75 000 âmes. L'administration impériale, confrontée à son obligation de faire respecter les pâturages de chaque tribu, contractée lors de l'allégeance au tsar de cette dernière, fut obligée de réaffirmer périodiquement ces droits fonciers, surtout au lendemain des soulèvements. Ce faisant, elle ne tarda pas à instituer une distinction au sein des populations musulmanes — entre d'une part les communautés autochtones installées sur le territoire de la province d'Oufa depuis au moins l'époque de la prise de Kazan, et de l'autre les migrants allogènes arrivés plus récemment. Les premiers, considérés comme propriétaires de leurs terres (*votčinniki*) et astreints au paiement du *jasak*, étaient désignés comme « Bachkirs ». Les seconds, lorsqu'ils n'appartenaient pas à l'ordre social des

62. D. D. Azamatov, *art. cit.*, p. 91.

63. Dans son rapport à Catherine II, Kirilov en avait compté dix, tous « incontrôlés » et venus de la province de Kazan. *Ibid.*, p. 95.

64. Voir en particulier G. B. Husajnov, ed., *Pis'mo Batyrši imperatrice Elizavete Petrovne (L'adresse de Bâtirshâ à l'impératrice Elizabeth)*, Oufa, IjaLi, 1993, *passim*.

65. Cette revendication est celle qui revient le plus souvent dans les justifications que les plaintes des *bay* comme les *šägärä* donnent du déclenchement des révoltes.

66. Roger Portal, « Les Bachkirs et le gouvernement russe au XVII^e siècle », *Revue des Études slaves*, 22, 1946, p. 99.

« Tatars de service » massés autour des forteresses russes, étaient signalés comme « migrants » (*pripuščenniki*), redevables d'un tribut (*obrok*) versé en nature ou en argent au *votčinnik* dont ils louaient la terre.

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, on assista à la fin d'une longue période d'autonomie relative au cours de laquelle l'introduction d'un nouvel ordre juridique n'avait perturbé que d'une façon marginale l'organisation interne des tribus⁶⁷. L'État russe apparut de plus en plus, dans l'Oural, comme le promoteur et le garant d'identités sociales nouvelles, substituées par la coercition aux catégories préexistantes. Parallèlement, la diffusion de la culture et du mode de vie russes, l'apparition d'un cadre institutionnel centralisé et hiérarchisé contribuaient à affaiblir les allégeances communautaires plus anciennes. Les 2 500 hommes de l'expédition d'Orenbourg, lancée en 1734 sous la direction d'Ivan Kirilov pour percer un corridor de pénétration à travers la steppe qazaque vers le Turkestan et l'Inde, rencontrèrent dans l'Oural une telle résistance⁶⁸ qu'une « Commission bachkire » dut être mise en place pour superviser la pacification de la région. Lors de la terrible répression qui s'ensuivit, après que Saint-Pétersbourg eut accepté les recommandations de fermeté de ses agents locaux⁶⁹, le gouvernement russe trouva des auxiliaires efficaces chez les Michars et les Tiptars⁷⁰ — à qui, il est vrai, un *ukaz* de 1736 offrait en pleine propriété les terres des « Bachkirs » qui avaient participé à la révolte⁷¹.

67. Reconnues par l'administration locale comme juridiquement valables, les *šägärä* furent peu à peu mises par écrit, afin de pouvoir attester la propriété ancestrale de terres. Dans les tribus, les mollahs en étaient souvent les gardiens et les dissimulaient au fond des lacs lors des expéditions punitives menées par des officiers russes avides de terres et qui cherchaient à les détruire. Cf. R. G. Kuzev, *Baškirske šedžere*, op. cit., pp. 12-20.

68. L'un des participants de cette expédition, P. I. Ričkov a témoigné de ce que « les Bachkirs étaient réellement persuadés qu'il s'agissait de s'emparer de leurs terres et s'opposèrent de toutes leurs forces à l'établissement de la ville d'Orenbourg pour que cela ne se réalise pas ». Extrait de la Commission des archives d'Orenbourg, 1916, cité dans le recueil *Istorija Baškortostana s drevnejših vremen do 60-h godov XIX veka* (*Histoire du Bachkortostan, des origines aux années 60 du XIX^e siècle*), Oufa, Kitap, 1996, p. 231.

69. Les estimations qui ont pu être menées évoquent les chiffres de 30 000 victimes (exécutées ou déportées comme esclaves) et de 725 villages détruits : voir R. G. Kuzev, *Narody Srednego Povolž'ja i Južnogo Urala* (*Les peuples de la Moyenne-Volga et de l'Oural méridional*), Moscou, 1992, pp. 137-138.

70. Peuple d'origine vraisemblablement ougrienne turkisé, les Michars s'installèrent à partir du XVII^e siècle dans l'Oural méridional, où ils servirent les Russes contre les populations nomades du sud. Assimilés juridiquement aux *pripuščenniki*, ils constituèrent cependant un groupe privilégié du fait des services militaires qu'ils rendaient à la couronne. Les Tiptars, qui constituaient un groupe distinct composé de ces *votčinniki* privés de terres du fait de leur participation aux révoltes, apparurent dès le XVII^e siècle, mais ils acquirent une importance numérique à partir de 1736. Par la suite, les conditions sociales avantageuses dont bénéficiait ce groupe maniable et discipliné (classe intermédiaire entre les *votčinniki* et les *pripuščenniki*, les Tiptars versaient un *jasak* plus élevé que les premiers, mais ils n'y étaient pas astreints aussi lourdement que les seconds) attirèrent de nombreux migrants tatars, maris, tchouvaches, oudmourtes... qui, ayant rompu avec leur groupe d'origine, s'incorporèrent à cette catégorie. Voir notamment A. Z. Asfandjarov, « Tiptary, social'no-etničeskoe i lingvističeskoe soderžanie termina » (*Les Tiptars, contenu socio-ethnique et linguistique du terme*), dans le recueil *Baškirskaja etnonimija* (*L'ethnonymie des Bachkirs*), Oufa, 1987, pp. 57-60.

71. R. Portal, « Les Bachkirs... », art. cit., p. 99.

Par la volonté politique du centre, un certain nombre de *votčinniki* furent relégués au rang de *pripuščenniki* tandis que, parmi ces derniers, d'aucuns se voyaient favorisés au point de constituer un nouveau groupe social. Succédant à Kirilov à la tête de la Commission, Vasilij Tatiščev devait user de méthodes moins brutales et, cherchant à se concilier les *arxân*, redistribuer certaines parcelles aux Bachkirs. La fondation d'Orenbourg, sur la ligne de défense bâtie entre l'Oural et la steppe, isole la Bachkirie de ses voisins du sud, rendant plus difficile une éventuelle coalition avec les khanats d'Asie Centrale méridionale. À mesure que le mur qui entourait le peuple bachkir devenait plus infranchissable⁷², le rythme de la colonisation s'accélérait. De sorte que, dès le milieu des années 1750, vingt nouvelles usines pouvaient apparaître dans l'est de la province d'Oufa, chacune d'entre elles se voyant reconnaître par un décret du 13 mars 1744 le droit de réquisition du territoire qui l'entourait jusqu'à 50 verstes de circonférence⁷³.

Le soutien apporté à Pugačev, en 1773-1775, par de nombreuses tribus bachkires⁷⁴ peut se comprendre comme une réponse de communautés réfractaires à une modernisation particulièrement aliénatrice, à l'appel d'un tribun qui leur promettait de les rendre à nouveau « libres comme les créatures des steppes » qu'elles étaient et de leur permettre de jouir de leur territoire en toute liberté⁷⁵. L'une des conséquences de la révolte devait cependant être un appauvrissement général de ces mêmes populations bachkires⁷⁶. En même temps, la forme de propriété foncière traditionnelle, expression de l'unité clanique, commençait à se segmenter et à évoluer vers une répartition territoriale des parcelles qui épousait le modèle russe désormais prédominant. Malgré les résistances sociales que ce processus provoqua, il était largement accompli à la fin du XIX^e siècle — même s'il restait encore, à la veille de la révolution d'Octobre, quelques *rajony* méridionaux encore marqués par les traditions nomades. Ce qui ressort toutefois, pour notre propos, de cette périodicité est l'institutionnalisation rapide des relations informelles que le pouvoir russe entretenait auparavant avec les sociétés allogènes, avec notamment la création de l'Assemblée spirituelle d'Orenbourg en 1788 et le placement de la Bachkirie sous administration militaire⁷⁷.

Le gouvernorat d'Orenbourg (comme celui d'Oufa à partir de 1865) était le seul de la région Volga-Oural à compter une population musulmane majoritaire, même si ses districts de l'Oural semblent avoir été moins touchés par l'étroit voisinage des populations musulmane et russe. Le caractère très prégnant de cette ligne de clivage

72. *Ibid.*, p. 101.

73. *Materialy po istorii Baškirkij ASSR, op. cit.*, IV, 2^e part., p. 147.

74. Salavat Julaev (dont l'immense statue surplombant la Belaja réunit, certains soirs de fêtes, quelques dizaines d'étudiants bachkirs), rassembla en 1773 quelque 5 000 hommes qu'il plaça sous les ordres de Pugačev.

75. Cité par John T. Alexander, *Autocratic politics in a national crisis: The Imperial Russian government and Pugachev's revolt*, Bloomington, Indiana University Press, 1969, pp. 59-60.

76. *Ibid.*, p. 331.

77. Sur la création de l'Assemblée spirituelle et son histoire, voir notamment Danil' A. Azamantov, « Russian administration ... », *art. cit.*, pp. 91-112.

s'exprime dans la définition des appartenances communautaires dans les populations türkophones. Selon le recensement de 1917, les Tatars et Bachkirs vivant en milieu russe (par exemple aux abords des gares de chemin de fer) se déclaraient dans leur grande majorité « musulmans »⁷⁸.

Par contre, les migrants nouvellement arrivés de la Moyenne-Volga dans des districts à population musulmane majoritaire ne pouvaient se servir de cette référence pour se distinguer des autochtones. Ceux qui affluèrent pendant le XVIII^e siècle et au début du XIX^e s'intégrèrent aux Michars et, plus encore, aux Tiptars⁷⁹. Les arrivants plus tardifs, eux, purent adopter l'ethnonyme « tatar » diffusé peu à peu dans les campagnes de l'Oural pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, en perdant les connotations péjoratives qu'il avait initialement dans la bouche des Russes.

Nombre d'historiens et d'ethnographes bachkirs évoquent aujourd'hui en termes de conscience « ethnique » permanente des phénomènes qui relevaient de facteurs contextuels d'autodénomination, en concluant souvent à la préservation d'ethnités transhistoriques ou ahistoriques⁸⁰. Plusieurs facteurs sont mis en exergue, qui auraient renforcé l'identité bachkire en évitant l'assimilation par les migrants tatars, tels que : l'accélération de la croissance démographique des populations bachkires au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, ou bien la dissolution progressive de l'ancien système clanique et l'émergence, parmi les propriétaires terriens et le clergé musulman, d'une intelligentsia insistant sur les spécificités culturelles et linguistiques de l'ethnie bachkire.

En fait, l'ethnonyme « bachkir » renvoyait moins à une conscience ethnique qu'à l'appartenance à un ordre social (*soslovie*). À la fin du XVIII^e siècle, le pouvoir colonial engagea une réforme de son système d'administration territoriale, qui visait à contrebalancer l'emprise des aristocraties traditionnelles sur les communautés locales (*volosti*) et sur la propriété foncière. L'un des effets de cette politique fut l'élargissement du contenu assigné à l'origine au terme « bachkir », lequel en vint à désigner aussi bien des *voščinniki* que des *pripuščenniki*. Dans un second temps, avec la mise en place du système d'administration cantonale à partir de 1798, l'uniformisation des liens entre l'État et les différents groupes sociaux qu'il avait jusque-là tendu à distinguer les uns des autres provoqua à son tour de vastes redéfinitions communautaires.

78. M. I. Rodnov, « Čislennost' tjurskogo krestj'anstva Ufimskoj gubernii v načale xx v. » (Démographie de la paysannerie türke du gouvernement d'Oufa au début du XX^e siècle), *Etnografičeskoe obozrenie*, 6, 1996, p. 128.

79. A. D. Korosteliev, « Dinamika etničeskogo sostava sel'skih poselenij Baškortostana » (L'évolution de la composition ethnique des localités rurales du Bachkortostan), in *Konflikt-naja etničnost' i etničskie konflikt-y* (Ethnicité conflictuelle et conflits ethniques), Moscou, 1994, p. 67.

80. Exemple : « Les processus objectifs de contacts et d'interactions des peuples türks de l'ouest de la Bachkirie ont débouché sur la formation d'un groupe bachkir au caractère culturel et linguistique mélangé, mais ayant préservé son identité propre. » R. G. Kuzeev, « Kipčako-zolotoordinskij komponent... », *art. cit.*, p. 36.

Les Tiptars, qui formaient depuis 1790 un régiment à part et disposaient déjà de droits fonciers presque équivalents à ceux des *votčinniki*, se considérèrent de plus en plus volontiers comme « Bachkirs » une fois placés, en 1798, sous le commandement direct du gouverneur militaire d'Orenbourg. Cet attrait pour l'identité bachkire manifestait on ne peut plus clairement une volonté collective de rattachement à un ordre privilégié. L'État russe renchérit du reste, en 1855, en intégrant les Tiptars, sur leur demande, aux troupes bachkires et michares (*Baškiro-meščerjaskoe vojsko*)⁸¹. Or, dès 1865, le transfert de la province à une administration civile exigea des autorités locales la reconnaissance des combinaisons qu'elles devaient maintenant gérer dans un cadre juridique complètement différent.

Qualifiés de « Néo-Bachkirs » (*novobaškiry*)⁸², Tiptars et Michars déclaraient à une très forte majorité le bachkir comme leur langue maternelle lors du recensement de 1897. Du reste l'analyse de ce recensement révèle une nette prédominance de l'autodénomination bachkire parmi les populations musulmanes des *uezdy* de Birsk, Oufa et Belebej (nord et nord-ouest de la province d'Oufa)⁸³. Or ces populations se signalaient par une langue et une culture spécifiques à leur territoire, influencées par celles des Tatars de Kazan et nettement distinctes de celles des Bachkirs de l'Oural. L'intérêt social immédiat d'une dénomination collective approfondit non seulement une ancienne fracture territoriale, mais aussi le décalage constaté, une nouvelle fois, entre identités officielle et informelle chez les sujets de l'empire.

À partir de 1900, la fin du système des ordres et le nivellement définitif des statuts devaient faire perdre à l'ethnonyme « bachkir » une bonne part de sa signification sociale et de son prestige. La différence entre *votčinniki* et *pripuščenniki* évoluait en même temps, par suite de cette réappropriation, par les élites « allogènes », des reformulations identitaires véhiculées par l'administration russe. Tandis que la conscience collective des différents groupes d'anciens *pripuščenniki* restait marquée par une grande instabilité, car soumise aux variations du contexte politique, par contre les Bachkirs *votčinniki* se réfèrent de plus en plus à une seule identité bachkire, qui acquit peu à peu les caractéristiques d'une conscience ethnique.

Les luttes pour la terre jouèrent alors un rôle décisif dans la cristallisation des tensions inter-communautaires et dans la reformulation concomitante des identités de groupe. Ces conflits prirent de l'ampleur au lendemain de la réforme agraire de Stolypin, avec l'arrivée massive de paysans en provenance de Russie centrale et d'Ukraine. L'installation de ces nouveaux arrivants (*novosely*) et la vente souvent forcée des terres bachkires en leur faveur accéléra la différenciation sociale inhérente à une réforme qui cherchait à « créer une classe solide de propriétaires

81. R. N. Rahimov, *Teptjary Baškirii v XVII v. - 60-h g. XIX v., social'no-ekonomičeskoe razvitié (Les Tiptars de Bachkirie, du XVII^e siècle aux années 1860 : leur développement social et économique)*, Oufa, 1993, p. 80.

82. R. G. Kuzeev, N. N. Mojseeva, V. Ja. Babenko, *art. cit.*, p. 37.

83. M. I. Rodnov, *art. cit.*, pp. 122-123.

paysans »⁸⁴. Entre 1905 et 1911, près de 180 000 agriculteurs migrants reçurent ainsi des terres dans les gouvernorats d'Oufa et d'Orenbourg. Atteints par la dévastation de leurs communautés, les paysans bachkirs étaient souvent contraints de mettre eux-mêmes leurs parcelles en vente. Et si le prix d'achat d'une déciatine de terres était en moyenne de 44 à 89 roubles, il pouvait descendre jusqu'à 15 roubles pour une terre bachkire. En rachetant une part importante de ces lots, certains grands propriétaires bachkirs tirèrent profit de la crise qui frappait de plein fouet la paysannerie musulmane, arguant des droits consentis dans le passé par les tsars aux Bachkirs pour faire valoir leur intérêt face aux prétentions des populations migrantes.

C'est ainsi que le renversement de la hiérarchie traditionnelle dont les Bachkirs occupaient le sommet aboutit très rapidement à un abandon massif de l'ethnonyme « bachkir » par les anciens *pripuščenniki*, en même temps que les *voščinniki* bachkirs, très minoritaires, se crispaient sur une identité ethnique dont ils se servaient comme d'un bouclier face aux empiètements des nouvelles vagues de colons. Entre 1897 et 1920, la part des Bachkirs dans la population totale du gouvernorat d'Oufa diminua de 11 %, alors que celle des Michars et des Tiptars passait respectivement de 1 à 6 % et de 1,8 à 5,3 %⁸⁵, tandis que l'ethnonyme « tatar » progressait lentement (de 8,4 à 9,7 %). Dans le même temps, la meilleure diffusion d'une dénomination confessionnelle (en 1917, 22 % des habitants de l'*uezd* de Birk se déclaraient « musulmans ») révélait la faiblesse relative des identifications ethniques et les effets unificateurs de la promotion d'une identité « bulghare ».

Les redéfinitions paradoxales de la période soviétique

Au lendemain de la révolution de Février, une conférence des musulmans du gouvernorat d'Oufa, organisée du 14 au 17 avril 1917, exigea du gouverneur qu'il mît fin à l'arrivée continue de paysans de Russie et à la déforestation des zones montagneuses de la province⁸⁶. Les délégués à la conférence d'Oufa échouèrent cependant à obtenir, le mois suivant, le soutien du Congrès des musulmans de Russie. En effet, la résolution votée par ce dernier pour donner « toute la terre au peuple » allait à l'encontre du programme d'Oufa, lequel prônait la restitution de « toutes les terres de Bachkirie aux Bachkirs »⁸⁷. Alors que la plupart des représentants du Congrès musulman revendiquaient pour leurs communautés respectives une autonomie *culturelle*, les délégués « bachkirs » menés par Ahmed Zeki Velidi

84. Nicolas V. Riasanovsky, *Histoire de la Russie, des origines à 1992*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 468.

85. B. H. Juldašbaev, *Baškiry i Baškortostan, etnostatistika (Les Bachkirs et le Bachkortostan, une ethnostatistique)*, Oufa, 1995, p. 27.

86. Serge A. Zenkovsky, *Pan-Turkism and Islam in Russia*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1960, p. 196.

87. B. H. Juldašbaev, *Nacional'nyj vopros nakanune i v period Oktjabr'skoj revoljucii (La question nationale avant et pendant la révolution d'Octobre)*, Oufa, 1984, p. 25.

exigeaient, eux, une autonomie *territoriale* — seule à même, selon eux, de résoudre les conflits inter-communautaires dont leur province était le théâtre du fait de l'immigration russe. Les envoyés bachkirs demandaient en effet, ni plus ni moins, la création d'une « Petite Bachkirie » limitée aux régions ouraliennes du gouvernement d'Oufa.

Promesse leur en fut faite en février 1919, lorsque Zeki Velidi, ulcéré par l'attitude inconciliable de Kolčak, engagea ses forces aux côtés de l'Armée Rouge. Le « Comité révolutionnaire bachkir » (*Bašrevkom*), en charge des affaires intérieures, prit une série de mesures visant notamment à expulser tous les colons non musulmans arrivés après les réformes de Stolypin, pour les remplacer par des agriculteurs « bachkirs »⁸⁸. L'élection d'un « Comité régional du parti » (*Obkom*) en novembre 1919 marqua le début d'une lutte d'influences parmi les dirigeants musulmans, laquelle se termina dans la nuit du 15 janvier 1920 par l'arrestation, sur ordre du *Bašrevkom*, de plusieurs communistes tatars, membres de l'*Obkom*, partisans d'une fédération avec Kazan⁸⁹.

La réaction bolchevique ne se fit pas attendre, puisque les Rouges isolèrent les troupes bachkires, pour soumettre ensuite le *Bašrevkom* au contrôle de l'*Obkom*. Le 19 mai 1920, la publication du décret organisant l'autonomie de la « République socialiste soviétique de Bachkirie » provoqua la colère de Zeki Velidi, qui s'insurgea une nouvelle fois contre le « chauvinisme russe » et dénonça la centralisation soviétique, « pire que le régime de Nicolas II et de Stolypin »⁹⁰. Après son départ et la répression des « nationalistes » qui l'avaient soutenu, les organes locaux du pouvoir soviétique établirent leur domination dans les frontières qui devaient être définitivement fixées le 4 juin 1922, lorsqu'un nouveau décret doubla la superficie et la population de la RSSA bachkire, en y incorporant trois districts de l'ancien gouvernement de Tcheliabinsk et quatre des cinq districts qui composaient celui d'Oufa (seul l'*uezd* de Menzelinsk étant intégré à la République du Tatarstan).

La politique soviétique des nationalités devait avoir des effets divers dans l'Oural (où s'implanta fortement une ethnicité bachkire assez univoque) et dans le nord-ouest (où l'on assista par contre à la formulation d'identités collectives plus ambivalentes). Mais il est vrai que l'éventail des références possibles tendait à se réduire de manière drastique, pour se limiter bientôt à une alternative à deux termes : l'administration mise en place par les bolcheviks commença par exclure de la liste les anciennes dénominations de « Tiptars » et de « Michars », pour ne laisser aux populations musulmanes de Bachkirie que le choix entre deux catégories : Tatars ou Bachkirs ?

88. *Proletarskaja revoljucija*, 58, 1/2, 1926, p. 200 (*ibid.*, p. 26).

89. B. H. Juldašbaev *Novejšaja istorija Baškortostana (Histoire contemporaine du Bachkortostan)*, Oufa, 1995, p. 107.

90. M. Murtazin, *Baškiriya i Baškirskie voiska v graždanskuju vojnu (La Bachkirie et les troupes bachkires pendant la guerre civile)*, Leningrad, 1927, p. 187 (cité dans : Richard E. Pipes, « The first experiment in Soviet national policy : The Bashkir Republic, 1917-1920 », *The Russian Review*, 9, 4, octobre 1950, p. 317).

Les deux tiers des Michars et des Tiptars de la RSSA bachkire se firent enregistrer comme Tatars, une minorité seulement optant pour la nationalité bachkire⁹¹. Toutefois, la très grande proximité culturelle et linguistique mutuelle des différentes populations du nord-ouest incita, dans ces districts, un grand nombre de Tatars à s'identifier comme Bachkirs dès qu'il leur apparut, à partir du milieu des années 1920, que la nationalité titulaire de la nouvelle république allait bénéficier d'une situation économique et politique privilégiée. C'est ce phénomène, associé à la création d'une langue littéraire bachkire sur la base du dialecte Kuvakan, à partir de 1923, qui nous permet de comprendre que 89 % des « Bachkirs » du nord-ouest aient déclaré, lors du recensement de 1926, le tatar comme leur langue maternelle (contre 92 % de Bachkirs reconnaissant parler le bachkir dans le reste de la république)⁹².

L'instauration rapide d'une culture littéraire et académique moderne en bachkir suscita donc l'apparition d'un élément de disparité au sein de populations « bachkires » qui concevaient différemment la relation entre langue et nationalité. En même temps, il convient de signaler que le pouvoir soviétique, en officialisant une « nationalité » bachkire opposée au türkisme d'un Sultangaliev, imposait son projet de citoyenneté unificatrice dans les frontières bien circonscrites d'une république autonome.

La Bachkirie, région agricole jusqu'à l'inauguration du I^{er} Plan quinquennal, devint rapidement l'un des centres les plus importants des industries pétrochimiques et militaro-industrielles de l'URSS. Pour parvenir à ce résultat, il fallut mobiliser tout le corps social, ce qui tendit à uniformiser les conditions de vie d'individus soumis à un pouvoir qui, pour être total, se fit social: dès que l'État se représente comme « principe instituant », « le pouvoir s'affirme comme pouvoir social, il figure en quelque sorte la société elle-même en tant que puissance consciente et agissante »⁹³. L'identité du citoyen soviétique était appelée à se dissoudre dans un système hiératique. S'il pouvait faire modifier son nom et son domicile autorisé (*propiska*) sur son passeport intérieur, il ne pouvait en aucun cas changer de « nationalité » (*nacional'nost'*). Celle-ci apparaît donc moins comme un attribut personnel que comme le symbole de l'unité/diversité que le régime déclare avoir réalisée à travers l'« amitié des peuples ». La multiplicité des nationalités renvoie à la nécessité de la citoyenneté. Bachkirs par « essence », une communauté régionale et son territoire devaient être soviétiques par volonté.

La « prison des peuples » avait donc cédé la place à un système fédéral affirmant l'autonomie territoriale des nationalités; celle-ci encadrait, à travers l'emboîtement des multiples niveaux fédérés, une complexité ethnographique et historique fixée pour l'occasion. Les nouvelles pratiques politiques devaient démontrer cette « libération ». La nationalité titulaire fut donc favorisée pour toutes les fonctions

91. A. D. Korosteliev, *art. cit.*, p. 77.

92. B. H. Juldašbaev, *Baškiry...*, *op. cit.*, pp. 28-30.

93. Claude Lefort, *L'invention démocratique, les limites de la domination totalitaire*, Paris, Fayard, 1981, p. 98.

représentatives. « On pouvait certes admettre que l'ingénieur anonyme d'une grosse usine d'armement fût russe, mais il était fondamental pour le régime qu'un comédien dont la photo serait publiée dans tous les journaux fût, lui, un Bachkir ! »⁹⁴

Par suite de l'« indigénisation » (*korenizacija*) les écrivains de langue tatar du Bachkortostan durent publier désormais leurs ouvrages en bachkir, et les milieux académiques eurent à démontrer la légitimité des frontières établies dans leurs travaux sur l'ethnogénèse des Bachkirs. Les traditions folkloriques autant que les argumentaires plus ou moins scientifiques servirent ce projet en projetant dans le passé lointain les contours de la république des Bachkirs. Si les kolkhozes d'un même *rajon* se réunissent, chaque mois de juin, pour la célébration collective du *Sâbân tûyî* (Fête de la charrue), il faut bien admettre que cette tradition réinventée par le ^{xx}e siècle n'aurait pas l'éclat qu'elle a gagné de nos jours sans l'appui des institutions politiques.

Après la disparition des anciens notables des campagnes, victimes de la révolution et de la collectivisation, l'État et le parti bachkirs, dominés initialement par des personnalités, russes et tatars, issues du monde des villes, commencèrent à se renouveler à partir des populations rurales des classes inférieures. C'est ainsi qu'au début des années 1960 une nouvelle « élite » se constitua, dont les représentants partageaient, avec une même origine rurale, la conscience de leur dette envers le régime soviétique. Au même moment, les cadres du parti recevaient l'assurance de pouvoir mener des carrières programmées au sein d'un appareil dont les cadres en place désignaient désormais eux-mêmes leurs successeurs. La stabilité de cette domination sur une nomenklatura régionale affermie permettait au premier secrétaire de l'*obkom* de mettre en œuvre la politique exigée par le centre, tout en profitant de la confiance que celui-ci lui accordait pour transformer en « effets de pouvoir » les « effets de rente » produits par le système d'économie « mobilisée » décentralisée.

Entre 1969 et 1987, Midhat Ğakirov mena d'une « main de fer » l'industrialisation de la République bachkire, qui connut sur la période 1965-1980 un taux de croissance industrielle cumulé de 305 %, contre 264 % pour la RSFSR⁹⁵. L'urbanisation rapide fournit la main-d'œuvre nécessaire à un si violent effort, en doublant la part relative des populations d'origine rurale tatars et bachkires dans les villes (voir le graphique page suivante). Tandis que la société locale se rapprochait des standards russes jusqu'à se confondre avec eux, les cadres républicains russo-phones poursuivaient la politique de « cohésion nationale » prônée par le centre.

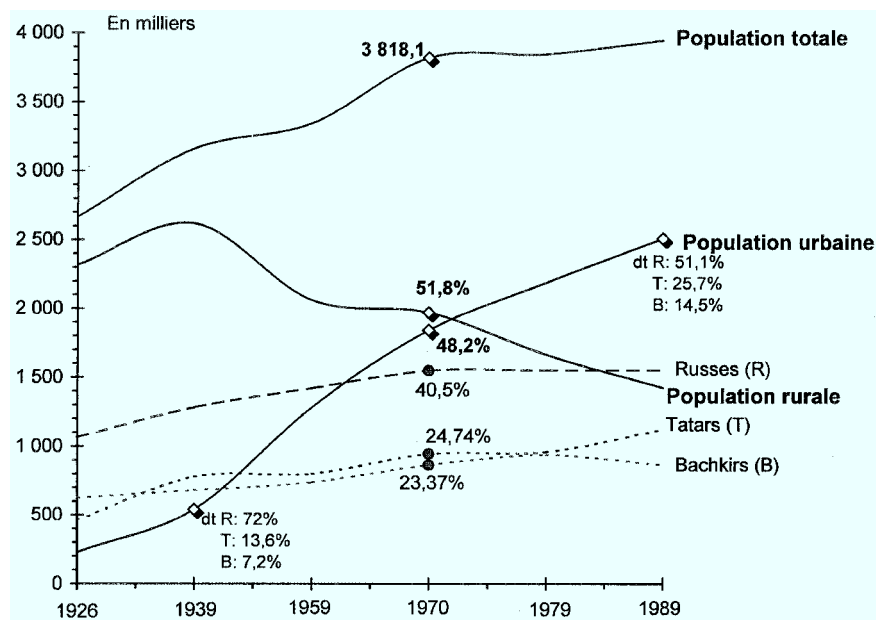
Cependant, la nationalité bachkire restant un préalable pour l'accès à un certain nombre de fonctions représentatives, c'est un choix parfaitement délibéré et intéressé qui paraît être à l'origine de l'inscription comme « bachkirs », en 1979, de

94. Entretien avec Ajdar Enikeev, chargé de recherches au Département de sciences politiques de l'Université d'Oufa, février 1998.

95. *Stranicy istorii Baškirkskoj respubliki: novye fakty, vzglyady, ocenki* (Pages d'histoire de la République bachkire : faits, regards et commentaires nouveaux), Oufa, 1991, p. 93.

46 % des Tatars des villages du nord-ouest qui se déclaraient encore comme tels vingt ans plus tôt — plus que la mise en place de quotas ou les pressions des autorités villageoises sur les parents de nouveau-nés à la veille de chaque recensement⁹⁶. Une telle orientation stratégique ne pouvait qu'être renforcée par la présence au sommet de la république d'un groupe politique en provenance de cette même région du nord-ouest.

Composition nationale et urbanisation de la république autonome de Bachkirie, 1926-1989



Sources : B. H. Juldašbaev, *Baškiry...*, op. cit., passim ; M. D. Kiekbæv, *Baškiry v gorodah Baškortostana : istorija i sovremennost'* (Les Bachkirs dans les villes du Bachkortostan : passé et présent), Oufa, 1998, p. 28.

Dans ses rapports avec le centre, Midhat Ğakirov⁹⁷, secondé par un réseau de solidarité informel constitué autour de sa personne, pouvait satisfaire aux ordres de Moscou et donc recueillir davantage de ressources du *Gosplan*. Favorisée par l'investissement, sa région du nord-ouest offrit un solide ancrage territorial à un groupe de solidarité politique qui demeura longtemps sans réels contre-pouvoirs. Tout en adaptant leur stratégie de modernisation au contrôle exercé depuis Moscou, les dirigeants communistes pouvaient conserver un mode d'exercice du pouvoir si ce n'est traditionnel, du moins familier et marqué par une certaine ruralité.

96. A. D. Korosteliev, art. cit., p. 78.

97. Né à Oufa en 1916, il est le fils du linguiste et pédagogue Zakir Ğakirov, originaire du *rajon* de Kušnarenkovo au nord-ouest d'Oufa qui, après avoir étudié à la célèbre *madrasa* réformée Muġammadiya de Kazan, devint directeur des écoles tatares et bachkires d'Oufa.

Avec le temps, l'essor planifié depuis Moscou d'installations pétrochimiques dans le sud-ouest de la République bachkire (à Salavat et à Sterlitamak), ainsi que la force d'attraction des cinq raffineries et trois usines géantes d'Oufa créèrent les tensions à travers lesquelles se produisit le renouvellement d'une classe politique peu à peu vieillissante.

Les nouveaux déséquilibres régionaux ainsi créés en matière de développement et un besoin soudain en cadres d'industrie favorisèrent une nouvelle génération de technocrates de l'économie. Nés dans les années 1935-1945, diplômés des instituts du pétrole ou de l'agriculture nouvellement créés à Oufa, ces cadres d'un profil inédit entamèrent souvent leur carrière au début des années 60, pour constituer rapidement une concurrence sérieuse aux réseaux de Midhat Ĭakirov, en opérant à partir de systèmes clientélistes solidement implantés dans les districts du sud.

Cette poussée des *rajony* méridionaux n'épargna pas l'intelligentsia nationale, au point d'être à l'origine de la vaste campagne de la fin des années 1970 en faveur d'un retour à une conception stalinienne de la nationalité. Tandis que la pratique dominante avait consisté jusqu'alors à dissocier pratique linguistique et nationalité — dans le but d'augmenter la part relative des Bachkirs à l'intérieur de la république en y intégrant des populations tatarophones —, la « nouvelle » théorie consistait à proposer les Bachkirs des régions reculées de l'Oural comme archétypes culturels et linguistiques de l'« ethnie » bachkire dans son ensemble, et donc comme bénéficiaires potentiels d'un statut privilégié par rapport aux « Tatars assimilés » du nord-ouest qui avaient occupé les premières places dans l'URSS de Hruščev.

En 1978, la langue tatare perdait son statut de troisième langue officielle dans la nouvelle Constitution de la république bachkire, tandis que l'enseignement du bachkir était imposé dans toutes les localités rurales du nord-ouest. Si cette nouvelle politique contribua à réduire dans ces districts le nombre d'élèves instruits en tatar (de 111 000 en 1978 à 21 000 en 1987⁹⁸), elle provoqua aussi un mouvement de résistance diffus au sein de l'intelligentsia rurale soucieuse de préserver, avec ses différences culturelles, les avantages comparatifs qui en découlaient naguère. De sorte qu'au recensement de 1989, on assista au retour à l'ethnonyme « Tatars » d'une part importante de ces populations auparavant inscrites dans la catégorie « Bachkirs ».

Cet antagonisme naissant ne constitue cependant pas une dichotomie et il est loin d'avoir oblitéré les autres segmentations communautaires d'une société qui n'en est pas avare. Le clivage entre türkophones et russophones n'est évidemment pas des moindres, et l'on entendit souvent Midhat Ĭakirov demander, lors des admissions au sein de l'élite du parti, qu'on lui soumette plus de candidatures « musulmanes »⁹⁹.

98. Dmitry Gorenburg, « Identity change in Bashkortostan: Tatars into Bashkirs and back », *Ethnic and Racial Studies*, 22, 1999, p. 23.

99. Entretien avec Sergej Fufaev, ancien journaliste à *Večernjaja Ufa*, février 1999.

À l'autre bout de l'échelle, la dimension territoriale localiste occupe toujours une place très importante dans les systèmes d'auto-dénomination — plus exactement dans la définition de soi que l'on donne aux interlocuteurs courants à l'intérieur de la république. À la question « *Sin kojse ektan ?* » (D'où es-tu ?), il convient le plus souvent de préciser son village et son *rajon* d'origine. Or, la même question est également compréhensible à un Bachkir et à un Tatar — autrement dit, elle délimite un mode référentiel commun aux populations musulmanes türkophones du Bachkortostan¹⁰⁰.

Certes, une appartenance ethnique pourra être sous-entendue dans la réponse d'individus se disant par exemple « Burzyan » (du *rajon* de Burzjan, c'est-à-dire le district des Burzyan) et donc éventuellement identifiés comme Bachkirs. Cependant la détermination de l'ethnicité n'est pas l'objet de la question, dans la mesure où, même en cas de doutes sur celle-ci¹⁰¹, aucune question supplémentaire ne vient habituellement la compléter. Et lorsque cela arrive, il s'agira plutôt d'une demande de précisions sur la lignée à laquelle on appartient, « *Sin kem malaje ?* » (De qui es-tu le fils ?).

Au niveau régional, l'ethnicité bachkire, en émergeant comme paramètre de l'insertion dans une entité politique moderne, offre donc des ressources stratégiques inégales aux populations qui appartiennent, à des titres divers, à cette catégorie mouvante. En même temps, au niveau de l'URSS tout entière, la mise en place progressive de la théorie soviétique des nationalités, en reconnaissant l'ethnie bachkire comme nationalité de l'Union, en lui accordant un statut juridique et en lui associant des institutions étatiques, a fait plus que définir la légitimité nationale d'un territoire : elle a mis en relief un récit d'histoire communautaire et, offrant aux populations titulaires l'espace où l'y inscrire, elle a créé les conditions favorables à l'affirmation territoriale d'une ethnie devenue « nationalité ».

Les attendus de la souveraineté

La perestroïka, moment de transition à Moscou, fut à Oufa une période de remaniement. Midhat Ğakirov tenta de se maintenir au pouvoir en renouvelant une part importante de son entourage et de l'appareil. Mais ce rajeunissement ne fit que ralentir sa chute, orchestrée en 1987. Le centre cherchait en effet à favoriser l'émergence rapide de cadres acquis à sa vision de la réforme.

100. Une question équivalente existe aussi en russe, employée plus fréquemment par les citadins russes de la première génération qui se sont installés en ville après la Seconde Guerre mondiale.

101. Il est d'ailleurs possible de constater que, d'une manière générale, les districts qui ne permettent pas une telle déduction *a priori* correspondent aux moins connus, à ceux qui ne peuvent être situés sur la carte que d'une manière assez vague. Or exceptés les *rajony* qui reprennent le nom de leur chef-lieu et un petit nombre de *rajony* connus, on trouve principalement ceux, de taille plus réduite, situés à l'ouest.

C'est dans ce contexte que le comité exécutif du parti pour la ville d'Oufa (*Gorispolkom*), soutenu par quelques députés médecins ou instituteurs du soviet municipal, s'engagea dans une critique acerbe des méthodes « conservatrices » du nouveau premier secrétaire institué par Moscou. De sorte qu'en février 1990, Ravter Habiullin dut être lui-même remplacé par Igor' Gorbunov, jusqu'alors premier secrétaire de l'un des quartiers d'Oufa. Ces luttes internes au parti passèrent inaperçues aux yeux de la population, davantage préoccupée par les effets de la catastrophe écologique survenue au printemps¹⁰². Du reste, le nouvel équilibre institutionnel accordait désormais une place prédominante au soviet suprême de la république.

Pendant que l'intelligentsia nationale profitait de la *glasnost* pour se diviser sur les modalités du passage de la Bachkirie à un statut de république fédérée, la nomenklatura économique (*hozjajstvenniki*) concentrait face à Moscou l'essentiel du pouvoir politique. Dès son élection à la tête du soviet suprême, Murtaza Rahimov, un « pétrolier » (*neftjanik*) né en 1934 dans un village du sud, s'allia la nomenklatura des économistes de l'agriculture (*agrarniki*) pour faire du présidium la véritable clé de voûte du pouvoir exécutif.

Majoritaires au sein de cette assemblée éminemment corporatiste, les directeurs de kolkhoze et premiers secrétaires de districts ruraux maîtrisaient un appareil agricole puissant mais frappé de plein fouet par les premières mesures de dérégulation. Ils acceptèrent la perspective d'une rupture avec le centre dans la mesure où cela signifiait un accroissement des ressources budgétaires locales (issues à 65 % des industries pétro-chimiques). Une redistribution à l'intérieur des limites de la république pouvait permettre d'éviter les inconvénients d'un passage à la propriété privée de la terre. Ne valait-il pas mieux, en effet, attendre une réforme agraire sous contrôle d'un nouvel homme fort bachkir ? Et ce dernier n'avait-il pas quelque intérêt à placer ainsi sous son contrôle la base électorale et les réseaux de clientèles des *agrarniki* ?

On assista alors à un intéressant processus de ruralisation de la politique bachkire. C'est après que la politique d'extension de la distribution de gaz aux zones rurales eut débuté dans les districts du sud, que le projet de déclaration de souveraineté proposé par le présidium fut adopté à une écrasante majorité, le 11 octobre 1990, par 245 voix contre une. Conçue en termes de stabilité et de paix sociale, cette souveraineté signifiait un repli sur des frontières présentées comme ultimes remparts face aux aléas bien imprévisibles de la politique soviétique. La population continua donc de s'en remettre à une élite gestionnaire rajeunie, mais aux visages familiers et au savoir-faire notoire.

Au-delà de cette apparente convergence, l'autonomisation engagée ce jour-là offrait à la République du Bachkortostan les bénéfices d'une souveraineté jamais avalisée par un quelconque électorat¹⁰³. Le consensus fut théorisé par une intelli-

102. En avril 1990, un accident survenu dans une raffinerie d'Oufa provoqua une hausse spectaculaire du taux de phénol dans l'eau potable de la ville.

103. L'article I de la Constitution du 24 décembre 1993 qualifie de souverain, non le « peuple multinational du Bachkortostan », mais la République du Bachkortostan, « État souverain, démocratique et de droit », comme il se doit.

gentsia académique globalement loyale, tandis que la contestation gagnait essentiellement les jeunes universitaires.

Créés respectivement en janvier et en août 1989, à Oufa, le TOC (lire « tots » : Centre public tatar) et le BNC (Centre « Oural » du peuple bachkir) n'exercèrent qu'une influence très réduite sur la stratégie de la classe politique. Les quelques universitaires qui tentèrent de fédérer leurs collègues autour d'organisations alternatives, en revendiquant notamment la renaissance de la culture nationale des uns et des autres, espéraient être reconnus comme dépositaires d'une idéologie de la souveraineté mise au service de la nomenklatura économique. Toutefois la fermeture du journal *Leninec* en septembre 1991 et la prise de contrôle simultanée des médias par le présidium du soviet suprême eurent vite fait de reléguer ces organisations radicales au rang de simples groupes de pression.

Du reste ces dernières ne devaient pas tarder à s'entre-déchirer : unies tant qu'il s'agissait de critiquer l'attitude de la Russie en Tchétchénie, elles s'opposèrent âprement sur les questions de politique intérieure de la République bachkire. Dans le domaine linguistique, les dirigeants du Centre Oural estimaient que le bachkir devait être la seule langue officielle, afin de la protéger de toute assimilation (par le tatar)¹⁰⁴, tandis que les Tatars de la république revendiquaient le statut de langue officielle pour le russe, le bachkir et le tatar, « langues des peuples les plus nombreux de la république »¹⁰⁵. Alors que le TOC affirmait que les Tatars constituaient la population autochtone majoritaire dans les districts du nord-ouest, où les Bachkirs ne représentaient qu'une faible minorité, l'intelligentsia bachkire, elle, réagissait vigoureusement en menaçant de demander le « retour » dans « sa » république des cantons de Menzelinsk et d'Elabuga, « propriétés inaliénables du peuple bachkir »¹⁰⁶.

Le pouvoir se plaçait au-dessus de ces factions impopulaires en ignorant délibérément le « problème » linguistique dans le texte de la déclaration de souveraineté comme dans celui de la Constitution. Marquant sa préférence pour l'intelligentsia académique la plus modérée, c'est à cette dernière qu'il confia — en profitant de la dynamique créée par les nationalistes radicaux — l'adaptation de l'historiographie nationale au contexte politique de la nouvelle Fédération de Russie. En promouvant la projection dans le passé d'un territoire bachkir nettement distinct de l'ensemble russe, la classe politique d'Oufa se donnait un argument de plus dans ses négociations avec Moscou sur l'autonomie de la république. Du reste ces efforts semblent n'être pas restés vains puisque, par le traité bilatéral du 3 août 1994, Moscou reconnaissait le Bachkortostan comme État souverain au sein de la Fédération de Russie, et lui octroyait un droit exclusif de propriété sur ses ressources naturelles¹⁰⁷.

104. *Večernjaja Ufa*, 7 février 1992.

105. *Ibid.*, 13 février 1992.

106. *Političeskaja i social'no-ekonomičeskaja istorija Južnogo Urala v XIX-XX vekah (Histoire politique et socio-économique de l'Oural méridional aux XIX^e et XX^e siècles)*, Oufa, 1996, p. 18.

107. *Večernjaja Ufa*, 7 août 1994.

Sur le plan juridique toutefois, les technocrates au pouvoir prônaient un *statu quo* refusé par les nationalistes, en continuant à privilégier une ethnicité bachkire consacrée par le modèle soviétique. L'absence de dimension transcendante ou messianique naguère représentée par la perspective de disparition des classes et de fusion des peuples devait être compensée par un déterminisme historique désormais centré sur l'espace bachkir. Ainsi les mythes dont l'historiographie soviétique avait entouré la figure de Salavat Juliaev, compagnon de Pugačev, ont récemment bénéficié d'un surcroît de diffusion grâce à une littérature et à une iconographie omniprésentes. Le même volontarisme perce dans le culte des lieux symboliques. La construction d'une nouvelle mosquée à Černikovka (le quartier nord d'Oufa), censée n'être financée que par les libéralités des fidèles sans recours aux fonds publics, semble avoir beaucoup bénéficié d'une circulaire adressée par Murtaza Rahimov aux directeurs des plus grosses entreprises de la république, pour les encourager de participer à ce « projet national » au nom de la tradition et à hauteur de leur poids économique respectif. Lorsque le bâtiment fut terminé, le prix Salavat-Juliaev qui devait récompenser le concepteur russe du projet échu à un architecte stagiaire de nationalité bachkire.

Pendant ce temps, Murtaza Rahimov profitait d'une assise institutionnelle sans partage pour réduire les vellétés d'opposition de quelques anciens alliés. En décembre 1993, il constituait un appareil présidentiel sur la base de l'ancien présidium du soviet suprême, usant par ailleurs de ses prérogatives pour renouveler les cadres politiques et économiques sur l'ensemble du territoire. Le processus de recrutement des hauts fonctionnaires s'opère d'ailleurs selon les mêmes paramètres d'appartenance à un groupe familial élargi et de loyalisme à l'égard du chef¹⁰⁸. Les postes de responsabilité (ministères, préfectures de districts, direction d'entreprises « privatisées » toujours sous le contrôle *de facto* de l'État, présidences de kolkhozes, direction d'organes de presse...) sont attribués dans leur grande majorité à des représentants de la « faction du sud ».

On ne rencontre pas de cas de chef de *rajon* originaire du nord-ouest nommé au sud, alors que l'inverse est courant. Par ailleurs, les deux principales figures de l'entourage présidentiel, Rafil' Garifullin (né en 1945, ministre de l'Économie et des Relations extérieures, contrôlant l'exportation des produits pétroliers) et Ismagil Gabitov (né en 1939, chef de l'administration présidentielle, responsable à ce titre de la politique des cadres) sont issus respectivement des *rajony* ruraux de Bajmak et de Burzjan, voisins de celui dont Murtaza Rahimov est lui-même originaire, dans le sud de la république. Inversement, moins la fonction est représentative, moins la question des origines géographique est importante. C'est ainsi que la compétence de conseillers ministériels constitue une ressource-clé, dans le cadre

108. C'est l'un des neveux de Murtaza Rahimov qui dirige *Baškreditbank*, l'une des quinze plus importantes banques commerciales de Russie laquelle, en plus de son monopole officiel sur les opérations financières et fiscales des entreprises publiques, gère les revenus des exportations pétrolières du Bachkortostan. Son siège social, l'unique « gratte-ciel » d'Oufa, est situé dans l'alignement du nouveau théâtre bachkir et de la présidence.

d'institutions dont les titulaires sont rarement très versés dans le domaine dont ils ont la charge.

Dans un tel contexte, la mobilité très relative de la classe politique du Bachkortostan semble déterminée principalement par un clientélisme régional. L'appartenance ethnique proprement dite, dont nous avons constaté toute la malléabilité, n'offre pas les mêmes garanties et ne constitue donc pas un facteur décisif du jeu politique. Les exemples ne manquent d'ailleurs pas de hauts responsables russes ou tatars nés dans tel ou tel village du sud de la Bachkirie ou ayant terminé leurs études à l'institut du pétrole à la fin des années 50, c'est-à-dire au moment où Murtaza Rahimov entamait sa carrière d'ingénieur dans l'une des raffineries d'Oufa.

Au-delà de son utilisation politique, ce rapport au territoire est encore largement partagé par tous les segments d'une société traditionnelle qui a eu à encaisser le choc d'une industrialisation rapide imposée du dehors. Comme nous l'avons vu, l'aspect localiste des définitions identitaires se maintient, imprègne les comportements sociaux et tend à supplanter définitivement l'ethnicité comme vecteur d'identification communautaire.

Tel professeur d'université pourra se sentir tenté de favoriser tel étudiant en qui il lui semble reconnaître un compatriote parce que le candidat qu'il interroge est originaire du même district de l'Oural que lui, qu'il a surmonté comme lui l'obstacle de l'apprentissage de la langue russe (malgré la déficience notoire des infrastructures scolaires dans cette région), qu'il s'est, lui aussi, intégré à Oufa grâce au soutien d'une famille élargie de *zemljaki* (ses « pays ») et qu'il devra subir les mêmes difficultés d'adaptation à la vie citadine. Cet exemple se retrouve, avec d'innombrables variations, au cœur des rapports sociaux.

Ce localisme se superpose parfois à d'anciennes allégeances tribales. En 1992, par exemple, deux journaux en langue bachkire publièrent des articles de membres éminents de l'intelligentsia locale demandant « la renaissance de la tribu des Yurmat, et l'autorisation de créer une autonomie Yurmat au sein de la République du Bachkortostan »¹⁰⁹. Critiqués par les nationalistes bachkirs, ces mouvements ont rencontré un certain écho dans les populations rurales des districts concernés et d'anciennes rivalités locales ont rapidement émergé, exacerbées par la multiplication des congrès (*kurultaj*) de *raiony*¹¹⁰. On observera cependant qu'en dépit même de la conservation d'une identité *mišar*, la mémoire des segmentations tribales reste surtout le fait des populations rurales du sud de la Bachkirie. Les populations urbaines et celles des districts de l'ouest, en particulier dans les jeunes générations, penchant davantage vers une identité encore floue de « *Rossijanin* » (habitant de la Fédération de Russie).

109. K. Aznaev, « Sobytie, kotoroe vojdet v istoriju » (Un événement qui entrera dans l'histoire), *Jošlek*, 27 août 1992.

110. M. G. Mulagulov, « Etničeskoe samosaznanie i etnokul'turnye orientacii » (Conscience ethnique et orientations ethno-culturelles), manuscrit, avec l'autorisation de l'auteur.

Des espaces nomades originels aux *dorogi* du XVII^e siècle, des cantons des gouvernorats d'antan aux *rajony* des républiques d'aujourd'hui, les variations dans l'usage politique du territoire bachkir ont introduit des ruptures chronologiques profondes dont la superposition se donne à lire dans les identités communautaires d'aujourd'hui.

Pour les agents coloniaux de l'Empire russe, les populations « allogènes » devaient être contenues dans des espaces définis afin d'être intégrées à une rationalité politique. Plus tard, « le socialisme dans un seul pays » signifia que la RSSA de Bachkirie devait être celle des Bachkirs, car tant que les différences nationales, de culture, de langue, de mode de vie demeuraient, les entités ethno-territoriales devaient être préservées et renforcées¹¹¹, afin que la transcendance soviétique puisse s'accomplir ensuite, à partir du dépassement d'une identité circonscrite à un territoire. Pour les politiques d'aujourd'hui, « le territoire multinational du Bachkortostan »¹¹² représente le socle à partir duquel on peut parler d'un « droit de la nation bachkire à l'autodétermination »¹¹³ — préalable à la légitimité de la bureaucratie héritée du découpage stalinien de l'Oural. Pour les nationalistes bachkirs actuels, la réalité du lieu de peuplement s'estompe devant l'idéal mobilisateur d'un territoire historique, à repeupler en rendant « le Bachkortostan aux Bachkirs »¹¹⁴. Pour les nationalistes russes et tatars de Bachkirie, les frontières définissent l'espace de leur inclusion dans un territoire souverain en voie de « bachkirisation »¹¹⁵.

Aujourd'hui, les habitants d'un territoire dont l'histoire nous révèle la riche stratification investissent des identités complexes, au gré d'interférences provoquées par la politisation des ethnicités. En dépit de la multiplicité des lectures possibles et des identités informelles, ce territoire est devenu dans le champ politique un lieu d'une grande limpidité historique, sur lequel le temps n'aurait fait que répartir, une fois pour toutes serait-t-on tenté de dire, trois couleurs primaires, trois ethnies primordiales : des Bachkirs, des Russes et des Tatars.

e-mail: xletorrivellec@yahoo.com

111. Io. V. Stalin, *Sočinenija* (*Œuvres*), Moscou, Politizdat, 1952, vol. 14, p. 13.

112. Propos de Murtaza Rahimov recueillis dans *Večernjaja Ufa*, 2 août 1997.

113. Article 69 de la Constitution de la République du Bachkortostan.

114. Discours de Marat Kulšaripov lors du VI^e Congrès du Centre du peuple bachkir. Voir M. N. Guboglo, *Etnopolitičeskie mozaiki Baškortostana* (*Les mosaïques ethno-politiques du Bachkortostan*), Moscou, 1992, I, p. 154.

115. S. Kudrjačev, « Baškirizacija Baškirii » (La bachkirisation de la Bachkirie), *Izvestija*, 13 juillet 1993.